

Georgette Lamoureux

HISTOIRE D'OTTAWA

TOME III

OTTAWA

1876-1899

et sa population canadienne-française



LAURIER



BOUILLON



ROCHON



PARISEAU



Georgette Lamoureux

RÉGIONALE OTTAWA - CARLETON
SOCIÉTÉ FRANCO - ONTARIENNE
D'HISTOIRE ET DE GÉNÉALOGIE
C.P. 7291
VANIER, ONTARIO

Histoire d'Ottawa
HISTOIRE D'OTTAWA

TOME III

OTTAWA
1876-1899

et sa population canadienne-française

DU MÊME AUTEUR

Visages de La Havane	1962 Éditions Beauchemin
Visages du Japon	1969 Éditions Paulines
Histoire d'Ottawa: Bytown et ses pionniers canadiens-français 1826-1855	1978 Édité par l'auteur
Histoire d'Ottawa, Tome II Ottawa 1855-1876 et sa population canadienne- française	1980 Édité par l'auteur
En préparation	Histoire d'Ottawa — Tome IV 1900 à 1926

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright © Canada 1982 par G. Lamoureux, Ottawa, Canada

Dépôt légal — Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa
Bibliothèque nationale du Québec, Québec

Table des matières

	Page
INTRODUCTION.....	7
Première partie	
Chapitre premier — 1876: Aspect de la ville d'Ottawa — Usage intensif du canal Rideau — Sur la colline du Parlement — L'Institut canadien-français — Vie de l'église — Hull — Divers	9
Chapitre II — 1877: Les Fêtes en cette fin d'année 1877 — Première utilisation publique du téléphone — Mort du docteur Trottier de Beaubien — L'instruction des nôtres en 1877 et la fondation des écoles Brébeuf et Ste-Anne — 25ième anniversaire de fondation de l'Institut canadien-français — Sur la colline du Parlement — En feuilletant les journaux — Hull — Arrivée du docteur Coyteux-Prévost — Les Canadiens français — Divers	17
Chapitre III — 1878: John A. Macdonald reprend les rênes du pouvoir au Parlement fédéral — Nouvel hôtel de ville — Politique municipale — Nouveau Gouvernement fédéral — Nouveaux journaux — Embellissement de la cathédrale Notre-Dame — Les Frères à Hull — Les Canadiens français Divers	33
Chapitre IV — Historique de la basilique Notre-Dame d'Ottawa, de 1832 à la fin du 19ième siècle	45
Chapitre V — 1879: Parution du journal "Le Canada" — Les Canadiens français — Décès de Lamira Dow Billings — Aménagement du terrain des Soeurs au cimetière Notre-Dame — Fondation de l'Asile Bethléem — Lever du Gouverneur général — Fins d'année dans les écoles — Nouvel Atlas — Divers	73

Chapitre VI — 1880: Conditions de vie — Construction de l'hôpital Ste-Anne — Changement de vocation de l'ancien hôtel MacArthur — Rideau Hall — Sur la colline — Arrivée de M. de Celles & fondation du Cercle des Dix — Les Canadiens français — Divers	79
Chapitre VII — 1881: Travaux à la cathédrale Notre-Dame — Le nom de certaines rues — Activités culturelles — Deuils — Sports — Conditions de vie — Divers	87
Chapitre VIII — 1882: Premier éclairage à l'électricité à Ottawa — Fondation de la Société royale — Le docteur Pierre St-Jean, 3ième maire de langue française de notre ville — Sur la colline — Les Canadiens français — Chemins de fer — Divers	93
Chapitre IX — 1883: Travaux au Couvent des Soeurs Grises — Sur la colline — Nouveau Gouverneur général — Vie littéraire — Instruction — Journaux — Divers	99
Chapitre X — 1884: Fondation de la Société de colonisation du Témiscamingue — Construction de couvent des Dominicains — Améliorations — Politique municipale — L'expédition du Nil — Nouveaux arrivés — Divers	105
Chapitre XI — 1885: L'affaire Louis Riel — Le Pacifique Canadien — Population — Épidémie de variole — Soeurs Grises — Le scholasticat — Statue de G.E. Cartier — Les Canadiens français — Divers	113
Chapitre XII — 1886: Le diocèse d'Ottawa — Fondation de la ferme expérimentale — Le généalogiste Tanguay — L'affaire Riel — Mort du R.P. Tabaret — Visite d'un petit-neveu de Napoléon I — Incendie à Hull — Les Canadiens français — Divers	121
Chapitre XIII — 1887: Politique — Annexion des faubourgs de la ville — L'Institut canadien-français — Églises — Les Canadiens français — Premiers Juifs — Arrivée des Soeurs du Précieux-Sang	127
Chapitre XIV — 1888: Chapelle du pensionnat du Sacré-Coeur — "La lyre d'or" — Nouveau Gouverneur général — Soeurs du Bon Pasteur — Nouveaux postes de police et station de feu — Églises — Nouveaux immeubles rue Wellington — Incendie à Hull — Violent cyclone — Politique municipale — Les Canadiens français — Divers	133
Chapitre XV — 1889: Politique municipale & journaux — L'archiviste F.J. Audet — Arthur Buies — Visiteurs —	

Nouvelles églises: Sacré-Coeur et St. Brigid — Université d'Ottawa — Les ponts — Les Canadiens français	137
Chapitre XVI — 1890: Fondation de paroisses — Apparence de la ville — Promenade le long de la rue Wilbrod — Divers	143
Chapitre XVII — 1891: Population — Tramways électriques et autres améliorations — Première grève de la région — Mort du Premier ministre — La faune — Lady Stanley's Institute — Maison Devlin — Hôtel St-Louis — Manoeuvres politiques — Divers	149
Chapitre XVIII — 1892: Olivier Durocher, maire — Nouvelle église St-Joseph — Electricité — Première synagogue — Mort d'Alexander Mackenzie — Les Canadiens français — Mort de James MacLaren — Divers	159
Chapitre XIX — 1893: Début d'année — La vie sociale — Le pont Cummings — Mort de Stanislas Drapeau — Les Canadiens français — Départ de Lord Stanley et arrivée des Aberdeen — Divers	165
Chapitre XX — 1894: Nouveau journal: "Le Temps" — Disparition de l'Union St-Thomas — Améliorations — Église à Britannia — L'Institut canadien-français — Décès du Premier ministre — Les Canadiens français — Divers . . .	170
Chapitre XXI — 1895: Améliorations — Jubilé d'or de l'Institut des Soeurs de la Charité d'Ottawa — Arrivée ici du jeune organiste Amédée Tremblay — Départ des Frères des Écoles chrétiennes — Expédition militaire — Carnaval d'hiver — "Pour la patrie" de Tardivel — Bibliothèque publique — Les Canadiens français — Divers	177
Chapitre XXII — 1896: La question des écoles, ici et au Manitoba — Élections générales — Les Aberdeen — Institut canadien-français — Les Canadiens français — Disparition du journal "Le Canada" — Divers	189
Chapitre XXIII — 1897: L'orphelinat St-Joseph — Nouveau maire: S.M. Bingham — Rideau Hall — L'Hon. Wilfrid Laurier devient Sir Wilfrid — Améliorations	197
Chapitre XXIV — 1898: L'or du Klondike — Incendie à l'Université d'Ottawa — Construction du pont interprovincial — Améliorations — Départ des Aberdeen et arrivée des Minto — Les Canadiens français — Divers	201
Chapitre XXV — 1899: Les Frères des Écoles chrétiennes — Nouveau maire: le pharmacien Thomas Payment —	

Création de la Commission d'embellissement de la capitale — Vingt-cinq ans d'épiscopat de Mgr Duhamel — Participation du Canada à la guerre des Boers — Améliorations — Us et coutumes en cette fin de siècle.....	207
--	-----

Deuxième partie

Les familles canadiennes-françaises à Ottawa, de 1876 à 1899	221
Index du Tome III	259

INTRODUCTION

Chers lecteurs,

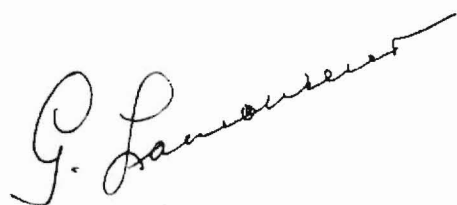
Nous poursuivons donc ensemble le long cheminement qui entraîne le village assez pitoyable de Bytown vers son destin qui est de se faire accepter comme première ville du pays. Ceci n'était pas le cas en 1855. Mais, vingt-et-un ans plus tard lorsque la ville a cinquante ans d'existence, cette acceptation devient de plus en plus une certitude. Et, lorsque s'achève le 19^{ième} siècle, nul ne songe à contester qu'Ottawa est véritablement la capitale du Canada. J'ai donc décrit, pour votre information et pour mon vif plaisir, vingt-trois ans de l'existence de notre ville. Cette approche des années que nous vivons maintenant vous remettra en mémoire, je le souhaite, des événements qui vous ont été rapportés par vos parents, ou vos grands-parents ou que vous avez peut-être vécus vous-mêmes.

Le commencement de ce siècle-ci verra de grands changements dans le comportement des Canadiens français comme aussi dans l'apparence de notre ville qui entre de plein pied dans une ère de transformation. Les événements dont je commencerai incessamment la rédaction en vue du Tome IV de cette série de chroniques sur l'histoire d'Ottawa, sauront vous intéresser, je l'espère, en vous rapprochant des années que nous vivons actuellement.

Dans la Deuxième partie du Tome III, bien que les familles dont j'ai parlé auparavant habitent toujours la région et continuent de contribuer à la trame qui forme la vie de tous les jours, j'ai mentionné surtout ceux qui sont arrivés entre 1876 et 1899, pas tous malheureusement car à mesure que j'approche du vingtième siècle, le nombre de Canadiens français augmente sensiblement et tenir compte de chacun d'entre eux devient très difficile. Mais, j'ai essayé d'en inclure le plus possible et même vous verrez que certaines familles qui habitaient ici au milieu du siècle dernier ont été incluses également parce que, dans l'intervalle, j'ai trouvé, sur elles, un peu plus de détails.

J'ai, cependant, un seul regret, mais d'importance. C'est celui de n'avoir pu mettre, sur la couverture de ce Tome III, une tête de femme, ou même deux... ou même quatre! Je n'ai pu trouver une femme qui était sortie de l'anonymat, qui ne se cachait pas derrière la popularité ou l'importance de son mari, une femme canadienne-française qui soit sortie des rangs. Les femmes de langue anglaise ont été moins modestes et j'aurais pu en choisir plusieurs. Est-ce à dire que les nôtres ont fait peu de choses? Au contraire, elles ont travaillé avec ardeur pour toutes les oeuvres charitables, les organismes bénévoles, les sociétés d'entraide. Mais, elles formaient des groupes anonymes. Je me reprendrai, cependant. La couverture du Tome IV montrera seulement des têtes de femmes: celles de Mme S.J. Major, femme d'affaires, de Mme Marchand, fondatrice de la F.F.C.F., de Lady Laurier, protectrice des Arts et des Lettres, et celle d'une des vaillantes gardiennes des écoles au temps du Règlement XVII. Car, ce sera le vingtième siècle, et les femmes sortiront, enfin, de l'obscurité. Cela compensera pour la prolifération de photos d'hommes qui, jusqu'à présent, ornent les pages et la couverture de mes livres.

En attendant, je vous souhaite plaisante lecture, cet oasis de rêve qui incline au calme et à la sérénité, véritable luxe de l'âme.



G. Lamoureux,
111 Wurtemberg (1204)
Ottawa K1N 8M7
Tél. 234-2847

CHAPITRE PREMIER

En ce dimanche après-midi de décembre 1980, je commence la rédaction du Tome III de l'histoire d'Ottawa, que je me suis promis de travailler dès cette année et dont j'ai déjà annoncé la parution à mes lecteurs.

Pour ce début, c'en est un de choix. L'hiver est commencé depuis longtemps; la ville est déjà très blanche de plusieurs couches de neige accumulées. Le vent siffle, les rues s'emplissent d'ombre et pourtant, là-bas, à l'ouest, un véritable brasier entoure la flèche pointue de la Tour de la paix, d'un voile épais, d'un rose violent. Toute l'année, les couchers de soleil sont beaux mais le contraste entre la ville blanche et le ciel aux couleurs incandescentes me semble plus spectaculaire au coeur de l'hiver. Je ne veux pas lasser la patience de mes lecteurs en m'extasiant plus qu'il ne faut sur la beauté du ciel de l'Outaouais à la brunante, mais le spectacle gratuit qu'offre la nature à nos yeux émerveillés, vaut bien la peine de s'y arrêter.



1876 Devrais-je passer brièvement sur les événements de cette année puisque le lecteur attentif aura eu l'occasion de lire tout un chapitre à la fin du Tome II sur 1876 qui marque le cinquantième anniversaire de la fondation de Bytown? Je demanderais donc à ceux qui s'y intéressent de se reporter aux pages 217 à 228 du Tome II pour y puiser des renseignements sur l'aspect de la ville à ce moment-là.

Cependant pour rafraîchir une mémoire quelquefois défaillante chez vous comme chez moi, je citerai par après quelques détails qui nous situeront l'année 1876 dans le contexte du développement de l'histoire d'Ottawa.

Dans le monde, que se passe-t-il en cette année 1876? En France, c'est la III^e république, avec le président MacMahon, ancien Gouverneur général de l'Algérie. Le génie de Pasteur le conduit à des recherches qui aboutiront finalement à la création d'un Institut consacré au développement des sciences biologiques.

Une année auparavant, c'est-à-dire en 1875, l'idée de creuser le canal de Panama est reprise par Ferdinand de Lesseps qui, tel le constructeur du canal Rideau, le lieutenant-colonel John By, eut le même sort, l'ingratitude humaine étant de chaque époque et de tous les temps.

En Grande-Bretagne, la reine Victoria devient impératrice des Indes. C'est pour elle l'ère des grandes réalisations coloniales. Son prestige est immense à travers le monde.

La population des États-Unis approche des cinquante millions en 1876. Celle du Canada est d'environ quatre millions.

La Confédération canadienne est maintenant formée des provinces suivantes: l'Ontario, le Québec, la Nouvelle-Écosse et le Nouveau-Brunswick (1867); le Manitoba (1870); la Colombie-Britannique (1871) et l'Île-du-Prince-Édouard (1873). Donc, sept provinces.

Forment-elles un tout solide? Pas tout à fait! La Colombie-Britannique "rue dans les brancards". Le libéral Mackenzie ayant pris la tête du pays en pleine crise économique, ne peut promettre à cette province que le fameux chemin de fer transcontinental sera complété dans les délais prévus. Furieuse, la province menace de se séparer. Mais, le Premier ministre tient bon. La construction de la ligne va donc au ralenti et les choses iront ainsi jusqu'à ce que John A. Macdonald revienne au pouvoir en 1878.

Il y a maintenant cinquante ans que le lieutenant-colonel By et le gouverneur Lord Dalhousie ont choisi l'emplacement de l'entrée du canal Rideau dans la rivière des Outaouais, cinquante ans que la première pelletée de terre a creusé dans le sol boueux et malsain de ce Bytown miteux et dur, le sillon qui constituera le début du canal Rideau reliant le St-Laurent à la Grande Rivière, unissant Bytown à Kingston.

Nous nous sommes quittés lorsque Ottawa, avec 25,000 habitants, dont un tiers de langue française, possède un aqueduc accessible à ceux qui veulent s'en servir, des tramways sur rails tirés par des chevaux, des réverbères à gaz, une Basse ville très peuplée, une Côte de sable avec la construction sans cesse accélérée de belles et solides maisons. Rue Elgin, un nouvel hôtel de ville s'élève rapidement. De plus, la ville possède un Palais de justice et une prison rue Daly, de nombreuses églises protestantes et les paroisses

catholiques de Notre-Dame, St-Jean Baptiste, St-Joseph, Ste-Anne et Notre-Dame de Lourdes de Cyrville.

Voici une ville en effervescence. Le bourg pourri de Bytown n'est plus qu'un souvenir lointain, la ville de 1847 a fait éclater ses frontières étroites. Elle s'étend maintenant au-delà de ce qui était auparavant le centre de la petite ville. Il n'y a que des fermes au sud de la rue Somerset ouest et de la rue Theodore dans la Côte de sable. Par contre, les habitations se sont étendues à l'est jusqu'à la rue Charlotte et de l'autre côté bien à l'ouest des îles bourdonnantes d'activités que constituent celles de la Chaudière où les moulins de Booth, Eddy, Perley, Bronson et d'autres donnent de l'emploi à de nombreux travailleurs.

Une période intense d'usage commercial donne au canal Rideau une popularité de plus en plus grande. Des ports bordant le St-Laurent, il transporte du charbon à Smith Falls, centre de communications du chemin de fer Pacifique Canadien, donc grand avaleur de charbon pour ses locomotives. Le canal charrie aussi sur ses eaux tranquilles des billots, des barges chargées de bois, de marchandises de toutes sortes, des produits de la ferme dont un fromage fabriqué dans la région.

Les bateaux à vapeur, barges et autres embarcations arrivent à Ottawa au haut des huit écluses et s'amarrent le long du large bassin qui exista longtemps et que l'on peut situer aujourd'hui sous le pont Mackenzie King. Des entrepôts s'alignent le long du canal, surtout du côté ouest, là où une rue porte le nom de "West canal street". À l'intersection de cette rue avec Sparks, s'élève l'hôtel Russell qui longe la rue Sparks jusqu'à la rue Elgin. Sa salle à manger fait suite à l'hôtel, rue Elgin.

De l'autre côté de la rue Elgin, se trouve l'hôtel Grand Union, actuellement le grand immeuble du Haut Commissariat de Grande-Bretagne.

À l'époque, les ponts des Sapeurs (entre Rideau et Sparks) et Dufferin (entre Rideau et Wellington) laissent, au milieu, un triangle ouvert avec une vue sur le canal au haut de la huitième écluse. Un beau bureau de poste vient d'être construit, faisant face à ce triangle.

Sur l'ancienne colline des casernes, les édifices gouvernementaux sont tout à fait terminés, de même que la fameuse bibliothèque dont l'inauguration a donné lieu à un bal. La colline est maintenant entourée de la superbe grille que l'on voit actuellement, le fer forgé ayant été fait par H.R. Ives & Co. de Montréal tel que nous le laisse savoir la Planche 80 de "Ottawa" de Volpi.

Dans le Parlement même, les Libéraux sont au pouvoir, ayant à leur tête John Mackenzie. "Avec sa figure triste, son long nez, ses épaules tombantes, Mackenzie avait l'air d'un prédicant de la tempérance". C'est ainsi que le décrit l'historien Robert Rumilly dans "Mercier".

Les ministres du cabinet sont payés \$7,000 et le Premier ministre reçoit \$1,000 de plus.

J.M. Currier "of French descent" dit le Guide parlementaire, président du fameux club Rideau, et le docteur Pierre St-Jean représentent la ville d'Ottawa, tandis qu'Alonzo Wright est député du comté d'Ottawa (province de Québec), et que Robert Blackburn, marchand et co-proprétaire de la manufacture de laine de New Edinburgh représente le comté de Russell au fédéral.

Le poète Louis Fréchette est député de Lévis tandis que Wilfrid Laurier siège pour Drummond et Arthabaska. C'est le "Canadian Parliamentary Companion" de 1876 qui nous apprend tout cela. En novembre 1867, G.E. Desbarats avait imprimé ce guide à Ottawa, et à cette époque le Sénat était composé de soixante-dix membres, la Chambre des communes de cent quatre-vingt-un membres. En 1876, le Guide porte le même nom mais son imprimeur est C.W. Mitchell, rue Elgin.

Au gouvernement provincial, c'est-à-dire à Toronto, c'est Daniel John O'Donohue qui représente la ville d'Ottawa. Il habite au 96 de la rue Water.

En 1876, l'Institut canadien-français s'installe de façon plus commode et plus luxueuse surtout, dans de nouveaux locaux, au 76 de la rue York, immeuble que l'Institut a fait construire et qui, pendant dix ans, répondra à ses nombreux besoins culturels et aussi sportifs, avant qu'il ne soit la proie des flammes. Deux des trois fondateurs, dont le premier président, l'ancien forgeron Joseph-Balsura Turgeon, et le docteur Trottier de Beaubien, vivent encore. La présidence de l'organisme est maintenant assumée par Alphonse Benoît, succédant à Benjamin Sulte.

À Ottawa, le jubilé d'or épiscopal de Pie IX est fêté le 20 mai en grande pompe. Messe pontificale et imposante procession dont les cinq mille participants vont de l'une à l'autre des cinq églises catholiques de la ville. Encore une fois, je constate combien les hommes publics se mêlent à toutes les manifestations patriotiques susceptibles de mettre en valeur leurs compatriotes. Ainsi, aux premiers rangs de cette procession, nous rapporte Soeur Paul-Emile, marchent les honorables Joseph-Édouard Cauchon, C.P. Pelletier et W.R. Scott, ainsi que Son Honneur le maire William H. Waller. D'autre part, Benjamin Sulte et Jean-Charles Taché sont mis

à contribution pour la décoration de l'Hôpital général et de l'Orphelinat St-Joseph.

L'Institut canadien-français envoie son président Alphonse Benoît, Augustin Laperrière et Benjamin Sulte pour le représenter à ces fêtes organisées par un comité dont Joseph Tassé est secrétaire.

En 1876, arrive dans la paroisse Notre-Dame d'Ottawa, un prêtre remarquable, qui passera ici les cinquante-huit années de son existence et mourra en mai 1934 à l'âge de 85 ans après soixante-deux ans de vie sacerdotale. Il s'agit de Mgr Léon-Napoléon Campeau, P.A., V.G.H., LL.D. Les plus de soixante ans se souviennent très bien de ce prélat distingué.

Né à Rigaud en 1843, fils de cultivateurs, le jeune Campeau étudia d'abord au Collège de l'endroit puis au Séminaire de Montréal; il aborda d'abord la théologie au Séminaire de St-Sulpice. Ayant reçu l'onction sacerdotale des mains de Mgr Bourget, il fit du ministère à St-Janvier après avoir été professeur au Collège de Rigaud.

C'est le 2 août 1876 qu'il vint seconder ici Mgr Duhamel. Ses fonctions deviendront de plus en plus importantes puisque, en 1889, il sera chanoine et archidiacre et, en 1911, curé de la paroisse. Excellent économiste, il fut responsable de l'agrandissement du cimetière Notre-Dame et de la construction de l'aile nouvelle de l'évêché. Fondateur de la Société du Tiers-Ordre, chapelain tour à tour d'à peu près chacune des fondations pieuses de la paroisse, il soutint avec vigueur les Canadiens français durant la fameuse crise du Règlement XVII et fut l'un des premiers directeurs du journal "Le Droit".

A l'arrivée ici du jeune Campeau, les prêtres du clergé séculier dirigeaient la paroisse depuis l'avènement, en 1874, de Mgr Thomas Duhamel, succédant à Mgr Guigues. Le curé de la cathédrale était le français L. Jouvent mais en novembre de la même année il était nommé curé de la paroisse Ste-Anne pour succéder au Révérend Alleau. Il fut remplacé, à Notre-Dame, par l'abbé Georges Bouillon, curé jusqu'en 1883, remplacé alors par J.A. Routhier. Le premier fut l'architecte du superbe sanctuaire de la cathédrale, le second avait été aumônier d'un régiment canadien de zouaves pontificaux.

À la fin de l'année 1876, la paroisse Ste-Anne perd donc, comme je l'ai dit tout à l'heure, son premier curé, Messire Alleau, un Français énergique, cultivé et d'une grande charité. Le Révérend Père avait fondé la Société St-Vincent de Paul dont le premier président, en 1874, fut M. Charles Robert, et les vice-présidents Daniel Sauriol et Daniel Planchet, le secrétaire étant

Norbert Sévigny. Le curé avait aussi mis sur pied l'Oeuvre de la St-Martin, espèce de bureau de placement destiné à venir au secours des chômeurs, une crise économique sévissant depuis 1875.

Ainsi, Messire Alleau retourne en France. Lorsque les fidèles accompagnèrent leur ancien pasteur à la gare de la rue Baird, le groupe défila au milieu de maisons voilées de noir car si la vigueur physique et le tempérament de feu du curé les avaient souvent impressionnés, ils reconnaissaient ses grandes qualités de coeur et sa charité inlassable. Il avait fait deux visites de sa paroisse, dénombant les familles, tâche difficile dans une paroisse qui se formait, mais essentielle. Il avait encouragé l'instruction: les Frères des Écoles chrétiennes et les Soeurs Grises y oeuvraient. Une salle des Francs-Canadiens, prédécesseur de la salle Ste-Anne, avait été instaurée en 1874 et Messire Alleau laissait un petit mais attrayant presbytère à son successeur, M. l'abbé Laurent Jouvant qui était au Canada depuis deux décennies. Comme Mgr Guigues, Messire Jouvant était né dans les Hautes Alpes françaises. Parfait bilingue, homme pieux, c'est lui qui reçut l'adjuration de Caroline Wood qui, à 19 ans, épousa H.A. Pinard, le lendemain de sa conversion (voir page 338 de "Bytown"). M. Jouvant retourna en France en 1881 et fut remplacé, comme curé de Ste-Anne par le révérend J.O. Routhier qui cumulait les fonctions de Vicaire général du diocèse et de curé. Cette dernière charge revint, en août 1882, à l'abbé Rémi Prudhomme dont je parlerai plus tard.

Nos voisins d'en face ont, eux, l'église Notre-Dame de Hull qui existe depuis 1870, la population devenant de plus en plus de langue française et les moulins des îles de la Chaudière fournissant du travail à de nombreux pères de familles.

Depuis 1875, la ville a définitivement adopté le nom de "Hull", délaissant son appellation primitive de Wrightstown et aussi d'autres noms dont on l'affublait. Le régime du constitut freine malheureusement sa progression et les luttes meurtrières qui opposent les journalistes ne font que confirmer une réputation de ville dure qui appartenait auparavant au village maudit de Bytown. J'ai mentionné le régime du constitut... Mes lecteurs se souviennent-ils de quoi il s'agit? C'est que le terrain, à de rares exceptions, appartient à la famille Wright. Le simple citoyen est propriétaire de la maison qu'il a construite sur ce terrain, arrangement qui laisse le locataire dansant sur un seul pied, peut-on dire.

De ce côté-ci, le moral de la population n'est pas celui que l'on peut qualifier d'admirable car dans les gosiers asséchés, le whisky trouve toujours un chemin facile. Les associations de tempérance prêchent contre l'abus de l'alcool mais sans grand succès. Les

journaux relatent souvent des affrontement pénibles entre l'ivrogne et le policier. Maintenant, on ne voit pas dans les colonnes de nos journaux de tels récits mais, à l'époque, le monologue d'un clochard à la voix pâteuse avec un objet inanimé qu'il invite à la conversation, est donné dans toute sa saveur et son comique. "The Citizen", par exemple, rapporte fidèlement qu'un ivrogne "souhaite affectueusement" la bonne année à un poteau de télégraphe qui semble le vis-à-vis habituel de ceux dont la vision est brouillée. Donc, le poteau de télégraphe ne répondant pas de façon satisfaisante aux caresses de l'ivrogne, celui-ci lui donne des coups de pieds rageurs. La police met fin à la frustration de l'individu. On note aussi très souvent, dans les colonnes de journaux, les détails de procès qui amènent devant le juge un homme accusé d'avoir battu sa femme. Pour leur part, les malheureuses épouses se défendent à coups d'épingles à chapeaux, de rouleaux à pâte et de poêles à frire.

★ ★ ★

Divers

— Les conducteurs de locomotives du Grand Tronc se mettent en grève.

— Le gouverneur général Lord Dufferin pose la première pierre de la Terrasse qui porte son nom à Québec.

CHAPITRE II

Premier de l'an, 1981—La ville est ensevelie sous une neige épaisse, moëlleuse, scintillante. Les cheminées fument à gros bouillons.

Au milieu de la rivière Rideau, tout à droite de ma fenêtre, un mince filet d'eau foncée tient bon encore mais sa résistance sera vaine et la glace viendra bientôt durcir sa surface, atteignant plusieurs pouces d'épaisseur à la mi-janvier. Froid sibérien, proclament les journaux qui citent ce mois de décembre dernier comme ayant brisé plusieurs records de temps glacial.

Le ciel est vide d'oiseaux. Où sont les gros becs qui, l'an dernier, en plein mois de février, abondaient près de la Maison Billings, au sud de la ville?

Peu d'autos circulent, les autobus vont, eux aussi, à petit train; leur nombre est clairsemé. Il y a quelque part une menace d'incendie. On entend les sirènes et voici passer le long de la rue St-Patrick les véhicules des casernes. Depuis quelque temps, ils ont échangé leur revêtement d'un rouge vif pour une couleur jaune vert tout à fait impropre. Eux aussi se modernisent, dans ce cas-ci s'enlaidissent... ce qui est souvent la même chose.

Cependant, les jours ont commencé à allonger, mais imperceptiblement. L'heure avancée, qui dure jusqu'à la fin d'octobre, reculait cet instant où le soleil quitte l'horizon et va réchauffer une autre partie de la terre. Mais, maintenant, "l'heure du soleil", comme on l'appelle, nous amène l'obscurité vers quatre heures de l'après-midi. Si ce n'était des couchers de soleil spectaculaires qui marquent très souvent la fin d'un beau jour, la nuit si tôt venue serait pénible pour ceux qui aiment la lumière.

1877 — Les Fêtes en cette fin d'année 1877 — Première utilisation publique du téléphone — Mort du docteur Trottier de Beaubien — L'instruction des nôtres en 1877 et la fondation des écoles Brébeuf et Ste-Anne — 25ième anniversaire de fondation de l'Institut canadien-français — Sur la colline du Parlement — En feuilletant les journaux — Hull — Arrivée du docteur Coyteux-Prévost — Les Canadiens français — Divers

J'ai voulu savoir comment se passaient les Fêtes ici il y a plus de cent ans. Encore une fois, faute de pouvoir consulter un journal de langue française¹, "The Citizen" m'a renseignée abondamment sur ce point car il consacre des pages nombreuses à ce qui se passe dans la petite capitale. Ainsi, il présente plusieurs récits assez longs avec pour thème "Le temps de Noël". Le numéro du 24 décembre s'appelle "The Citizen Christmas number"; il y aura également "The Citizen New Year number". Le numéro de Noël touche tous les aspects de la vie ici: les journaux, les départements du feu et de la police, etc. Dans l'article très long qui parle du Département des incendies, on mentionne que Paul Favreau est chef-adjoint tandis que, dans le corps policier organisé en 1863, je relève les noms de Pinard, Lépine, Groulx, St-Cyr et Perrier. Le chef est Thomas Langrill qui reçoit un salaire annuel de \$1,300.

Le journal mentionne aussi les différents organismes de la capitale, dont les oeuvres des Soeurs Grises. La communauté compte maintenant 214 religieuses et 50 novices. La bonne Mère Bruyère est décédée en 1876 mais les oeuvres qu'elle a mises sur pied continuent: l'Hôpital général, l'hospice St-Charles, l'orphelinat St. Patrick pour les petits Irlandais. Elles ont aussi le pensionnat rue Rideau et deux académies, ainsi que de nombreuses écoles. "The Citizen" mentionne l'ordre et la propreté qui règnent dans tous les établissements dont les religieuses s'occupent. L'Hôpital général jouit d'une excellente administration, Soeur Sauvé étant directrice et Soeur Lavoie tenant les cordons de la bourse².

On donne aussi le programme des messes de minuit, dont celles à St. Patrick, à St. Alban the Martyr, à la Christ Church, etc. Deux mille fidèles assistent à la messe de minuit à la cathédrale Notre-Dame et s'entassent dans les galeries et la nef. Plusieurs centaines ne peuvent pénétrer à l'intérieur. Au-dessus de l'autel, des tableaux transparents représentant, grandeur nature, Marie,

¹ L'année précédente, "Le Courrier d'Ottawa" disparaissait. "L'Écho de Hull" et "Le Canada Central" ne feraient pas long feu, non plus. Il faudra attendre deux ans pour que paraisse, en décembre 1878, "La Gazette d'Ottawa", d'abord trois fois la semaine puis quotidiennement en 1879.

² Voir page 199 de "Bytown". Soeur Lavoie était la fille de Jean-Baptiste Lavoie qui, généreusement se chargea, en 1845, du pot-au-feu des Soeurs Grises pendant trois mois.

Joseph et l'Enfant Jésus font l'admiration des fidèles. Il y a là aussi des étoiles, la tiare du Pape, etc., objets brillamment éclairés par un globe au gaz. L'évêque est assisté du Père Bourrigal, du Père Tanguay, et des Pères Campeau, Phillion, Marion et Gourdine, ce dernier maître de cérémonie. Le Père Duhamel dirige la chorale de cinquante voix. Le chevalier Smith touche l'orgue, la musique de la messe ayant été composée par lui. Mgr Duhamel célèbre aussi la messe de l'aurore. À 10 heures le 25 décembre, la messe du Jour. Après quoi, il chante les vêpres et, à 7 heures, préside à la bénédiction du saint sacrement.

A l'église St-Joseph, la messe de minuit est célébrée par le Père Paquiem, assisté des Pères Provost et Meadose. L'orchestre Marier joue, on chante la messe de Cherubini, composée à l'occasion du couronnement de Charles X de France, messe très difficile d'exécution, paraît-il. Les soli sont chantés par Mesdames Christin, Gélinas, E. Tassé et M. Gauthier. Pendant la messe du jour, la chorale du Collège composée d'hommes et de garçons, s'exécute.

Chaque église a sa crèche.

Pendant ce Noël 1877, le temps doux permet à un vapeur, le "Maude", de transporter jusqu'à Templeton sur la rivière Ottawa non encore prise par les glaces, de joyeux excursionnistes. On s'amuse fort à bord et un orchestre joue. Le journal rapporte que la température est si clémente qu'un citoyen a trouvé une chenille bien vivante et grouillante dans son jardin. Cependant le temps ne tardera pas à se durcir. Quelques jours plus tard, il fait aux environs de moins 18° F., et les excursions cessent d'un seul coup.

Mais on ne va pas qu'à l'église en ces jours de fête. Le 27 décembre, le Cercle dramatique d'Ottawa joue "L'argent du diable" et "La soeur de Jocrisse". M. et Mme A. Pagé, J.H. MacArthur, O. Tourangeau, J.E. Dion et Mlle A. Lemieux tiennent les différents rôles. Quelques jours plus tard, une pièce de théâtre est jouée au profit de la section Ste-Anne de la Société St-Vincent-de-Paul.



Le dix-neuvième siècle fut, dans le domaine des communications surtout, une période d'inventions extrêmement importantes pour le bien matériel de l'humanité: le télégraphe, le chemin de fer, les navires à vapeur et, à la fin du siècle, l'électricité. À une autre invention, notre pays a été étroitement mêlé. Il s'agit de la boîte à résonance dans laquelle le génial Alexander Graham Bell parla, à Brantford, Ontario, en 1876³. Bell reconnaissait qu'il n'était que le

³ Voir page 207 de "Ottawa, 1855-1876"

successeur de nombreux savants qui avaient découvert le principe initial de l'usage du téléphone. Il avouait, cependant, que, le premier, il avait trouvé le moyen de transmettre une conversation en se servant de l'électricité. En 1876, un groupe d'amis chantèrent et parlèrent dans le salon des Bell à Srantford tandis que l'inventeur écoutait les voix à Paris, Ontario, à quelque distance. Lorsque le savant voulut mettre son invention sur le marché, il rencontra de nombreuses résistances et dut se défendre contre six cents poursuites en cour par des gens qui réclamaient l'honneur d'avoir inventé le téléphone. Dans tous les cas, Bell gagna sa cause.

Je croyais pouvoir lire, dans les journaux de l'époque, de vibrants hommages à la gloire de Bell, ancien professeur de sourds-muets. Mais, était-ce incrédulité de la part du public ou, peut-être, indifférence surprenante? Dans "The Citizen" que j'ai consulté pour les journées mémorables de septembre 1877 puisque, lors de l'exposition d'Ottawa, on expérimenta publiquement l'invention du téléphone, on en parle à peine. On donne, il est vrai, de fascinants détails sur les animaux exhibés, sur les travaux d'artisanat et autres et, surtout, sur l'ascension en ballon d'un dénommé Grimley⁴.

L'invention de Bell n'a droit qu'à un très court chapitre. Le 14 septembre, apparaissent donc quelques lignes sur le sujet. On y relate qu'un groupe de cinq personnes dont S.P. May de Toronto, les députés Currier et Bell, après avoir examiné attentivement l'appareil du téléphone soumis à leur inspection, déclare que cette invention devrait être adoptée à l'échelle du monde entier. Cependant, on critique le bruit qui empêche d'entendre l'une et l'autre des conversations d'une façon claire. On blâme l'absence d'un "résonateur". Et, c'est tout!

Il est vrai que "The Citizen" est un journal féroce conservateur et d'un fanatisme qui surprend aujourd'hui. Est-ce parce que le Premier ministre libéral Mackenzie est mêlé à cette première démonstration que l'on fait mine de la considérer comme sans importance? On pourrait le croire car, pendant ces mêmes journées de septembre 1877, les moindres faits et gestes du chef conservateur, John A. Macdonald, sont commentés avec trop de détails flatteurs pour être tout à fait vrais.

Néanmoins, quelques historiens locaux, entre autres Harry J. Walker⁵, donnent d'autres détails. Ainsi, dit-on, ce fut en septembre 1877 que William Buckingham, secrétaire privé du Premier ministre Mackenzie qui était présent, récita une prière

⁴ Voir page 80 de "Ottawa, 1855-1876"

⁵ "100 years: Ottawa and the Valley"

devant un instrument en forme de boîte. Je cite textuellement ce que dit, à ce sujet, une petite brochure "La Colline parlementaire" publiée par la Commission de la capitale nationale et rédigée par Lucien Brault:

"Les premiers téléphones d'Ottawa furent installés dans le bureau du Premier ministre et dans le studio du gouverneur général, à Rideau Hall. Un troisième fut installé dans le bureau du secrétaire de Mackenzie, à titre d'essai. Pour les cérémonies inaugurales du téléphone, les membres du cabinet furent invités à écouter la voix humaine qui sortait d'une boîte. Quand tout fut prêt, Mackenzie fit sonner le téléphone dans le bureau de son secrétaire pour lui dire: "William, dites le Notre Père".. Nerveusement, William commença à le réciter. Il était rendu à peu près au milieu, quand Mackenzie l'arrêta en lui disant: "Non, non, William, vous vous trompez. Répétez-le après moi". Et Mackenzie commença la récitation du Notre Père, le secrétaire répétant chaque mot. La prière terminée, Mackenzie ajouta: "Très bien, William, et ne l'oubliez pas".

On raconte également que le 21 septembre, une ligne temporaire fut installée entre l'Hôtel du gouvernement et le Ministère des Travaux publics. Un commis de la Division de la Marine⁶, chanta dans l'appareil pour Lady Dufferin qui fut si enchantée qu'elle insista pour avoir une ligne permanente. Ceci, au déplaisir du Premier ministre dont l'appareil privé ne fonctionnait pas à son gré.

Ce fut en 1880 seulement que Warren Y. Soper installa une centrale téléphonique. Deux ans plus tard, le Parlement eut son tableau d'échanges, cinquante lignes permettant aux fonctionnaires de communiquer entre eux à distance.

En 1879, une liste des abonnés avait été écrite à la main et distribuée à quelques personnes à Ottawa.

Le premier "vrai" annuaire téléphonique d'Ottawa fut publié en 1890, avec 8,500 abonnés.

La ville de Hull fut plus lente à adopter cette invention moderne. En 1902, dit Edgar Boutet, on comptait à peine une cinquantaine d'abonnés du téléphone. Pendant quelques années, les professionnels, tout spécialement les médecins, annonçaient dans les journaux, l'acquisition d'un appareil téléphonique pour communiquer avec leurs clients.

⁶ Nulle part ai-je trouvé le nom de ce troubadour. Peut-être était-ce Benjamin Sulte dont la forte personnalité se serait bien accommodé de cette publicité gratuite. À l'époque, il était commis au Département de la Milice.

L'annuaire d'Ottawa-Hull fut publié en anglais seulement jusqu'en 1925 lorsque le Cercle Reboul de Hull fit pression pour qu'il soit bilingue. Depuis cette année-là, la région possède un annuaire téléphonique en anglais et en français.

★ ★ ★

Le docteur Trottier de Beaubien, dont j'ai souvent parlé dans mes livres⁷, meurt subitement le 15 mars 1877, à l'âge de 52 ans. J'ignorais la date de sa naissance lorsque j'ai écrit longuement sur lui mais, à l'occasion de son décès, "The Citizen" nous informe qu'il habitait la ville depuis quarante ans, ce qui indique comme date de naissance l'année 1823 car il arriva ici en 1835 à l'âge de douze ans seulement. Où étudia-t-il? Peut-être ailleurs qu'au Collège de Bytown, bien que ma liste d'anciens élèves soit incomplète, hélas.

On sait que le docteur Beaubien épousa en 1851 Mathilde Campbell, une des premières élèves des Soeurs Grises. Le couple eut un fils, peut-être aussi d'autres enfants, mais c'est la coutume à l'époque de laisser dans l'ombre, lors de l'annonce d'un décès, la famille de celui qui vient de mourir. On n'en parle à peu près jamais, et c'est dommage pour les chercheurs. Qu'advint-il d'un fils Beaubien dont la santé était si fragile⁸?

Rappelons ici le principal mérite de ce pionnier de notre culture: il fonda, en 1852, l'Institut canadien-français. Il avait à peine dépassé la vingtaine mais il semblerait qu'un des cofondateurs, Pascal Comte avait, lui, une quinzaine d'années... "Aux âmes bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années".

Au moment de sa mort subite, le docteur Beaubien était Commissaire de l'Aqueduc (Water Commissioner) pour le quartier Ottawa. Il fut remplacé dans ses fonctions, par le marchand J.A. Pinard.

Mentionnons qu'à l'époque, les médecins avaient fort à faire pour le traitement de nombreux cas d'épilepsie; on en voit fréquemment la mention dans les colonnes de journaux, les victimes tombant soudainement en pleine rue et se roulant, en proie à des crises. Il semblerait que les poudres du Dr Goulard étaient recommandées pour soigner cette maladie.

★ ★ ★

⁷ Pages 223 (photo) et 236 de "Bytown"

⁸ Au début de 1877 "The Citizen" mentionne le fait que le fils du docteur Beaubien est de retour dans la capitale, sa santé étant un peu rétablie.

Où en est l'instruction des nôtres en 1877? On se souvient que, pour les garçons, plusieurs maisons avaient été louées dans la Basse ville. Une de celles-là était située, depuis peut-être 1850, entre Cumberland et Dalhousie⁹. A l'instigation de Mgr Guigues, une grande école fut construite rue Murray pour réunir tous les garçons dispersés à travers le quartier. Le 14 novembre 1864, les Frères, au nombre de sept dont le Frère Théodorus (tous étaient nouvellement arrivés dans la région) commencent à enseigner dans cette école, dite École centrale, à cinq cents petits Canadiens français. Le directeur en est le Frère André.

Pendant l'année 1870, les Frères sont invités par Mgr Guigues à prendre possession du grand immeuble de pierre qui forme l'angle de la rue Church et Sussex, ancien hôtel Champagne, récemment laissé vacant par les troupes qu'on y avait logées durant la crise fénienne. D'abord nommée École Notre-Dame, elle prit le nom d'École de La Salle en 1888.

L'école de la rue Murray devint maison privée. Est-ce dans cette maison que, le 14 avril 1872, les Congréganistes de Notre-Dame du Sacré-Coeur s'installèrent après avoir quitté la salle de conférences de Notre-Dame de la Société St-Vincent-de-Paul, en face de la cathédrale? Il est dit, dans le Livre d'Or de l'école Guigues, publié vers 1916, qu'ils prirent possession d'une petite chapelle provisoire dans les mansardes de cette maison rue Murray, maison appartenant à la Corporation épiscopale. Il semblerait que jusqu'en 1882 l'ancienne école resta maison privée. Mais, cette année-là, les petites filles canadiennes-françaises qui, jusqu'alors, étudiaient sous la direction des Soeurs Grises dans l'école Our Lady, située à l'angle de Murray et Cumberland, déménagèrent dans l'ancienne École centrale qui retrouva ainsi sa vocation première. Parmi ces enfants, se trouvait une fille de dix ans, la petite Johnson, qui deviendra la très connue Soeur Ste Herminie.

Donc, en 1877, l'ancienne École centrale sert de maison à de simples citoyens, les Frères ayant maintenant installé l'École Notre-Dame, rue Sussex, dans l'immeuble qui deviendra, plus tard, l'Académie de La Salle.

Laissons pour un instant, cette sèche nomenclature de dates, pour relire dans les journaux de l'époque, un incident amusant. Au début de 1877, trois Frères des Écoles chrétiennes se trouvèrent en danger dans leur école de la rue Sussex. À leur entrée dans une étable pour attacher une vache qui était enragée et avait causé une

⁹ Un Monsieur Demers, que l'on appelait "Frère Demers" y était instituteur depuis plusieurs années. Le 31 août 1863, il donne sa démission, remplacé par les maîtres C. Piché et L. Tassé.

grande frayeur aux élèves, les trois malheureux furent en pressant danger d'être asphyxiés car des gaz très puants s'échappaient de tuyaux installés sous l'étable; ils avaient sans doute causé le comportement exceptionnel de la dite vache. Appelé d'urgence, le docteur Valade accourut prodiguer ses soins aux Frères dont le nez avait été mis à si forte épreuve; même l'évêque, Mgr Duhamel, vint reconforter les pauvres victimes. Que doit-on conclure de tout cela? Premièrement, que les journaux relataient les moindres incidents de la petite ville, mais aussi j'apprends par cet incident que les Frères gardaient des vaches dans la cour de leur institution. Il se pourrait très bien qu'à la même époque, les Soeurs faisaient de même puisqu'on m'a relaté qu'au début de ce siècle-ci, les voisins des religieuses pouvaient acheter, à leur établissement de la rue Water, du bon lait frais sorti de vaches logées dans la cour fermée par une barrière.

Reprenons notre étude sur l'instruction des nôtres à l'époque qui nous intéresse. Dans la paroisse Ste-Anne, il y avait, on s'en souvient, une classe dans une maison située à l'angle des rues St. Patrick et Notre-Dame. Là, enseignait Louis Tassé. Mais, en 1876, les Frères répondent à la demande pressante des curés, demande qui avait été faite dès l'arrivée du premier curé de Ste-Anne, le Révérend Monsieur Alleau. Une première classe est ouverte cette année-là apparemment dans la maison privée mentionnée plus haut. Le 1er septembre 1877, quatre classes répondent aux désirs des parents de ce quartier de la Basse ville qui voit sa population augmenter assez rapidement.

En 1882, Mgr Duhamel fait l'acquisition d'une plus vaste école, plus appropriée, sur le site actuel de l'école Brébeuf.

Quant aux filles de la paroisse Ste-Anne, les Soeurs de la Charité s'occupaient d'elles depuis 1873, les classes étant situées dans une partie de la maison déjà mentionnée où M. Tassé enseignait aux garçons. Mais, il ne s'agissait pas ici d'un CEGEP avant la lettre. Garçons et filles étaient tout à fait séparés; les uns empruntant l'entrée de la rue Notre-Dame, les autres entrant par la cour. En 1875, les religieuses achetèrent un terrain et construisirent une école à côté de la première école Ste-Anne. Deux classes étaient françaises, une autre, anglaise. Plus d'une vingtaine d'années s'écouleront avant que l'entrepreneur Beaudry construise, pour les filles, une belle école à l'intersection de la Place Anglesea et de la rue Chapel. Elle existe encore.

À propos de l'instituteur Tassé, j'ai lu par hasard dans le "Daily Citizen" du 23 avril 1877 qu'un élève indiscipliné avait été puni de cinq coups de règle sur la main. Tassé est amené en cour par un père indigné. Le juge étudie l'affaire et passe sentence: le dit

Lalonde devra ramener son fiston à la maison et lui donner une autre correction, en l'occurrence une bonne fessée.

Cet instituteur énergique avait d'ailleurs d'autres cordes à son arc. Pendant cette même année 1877, sous la présidence du curé, M. Jouvent, Louis Tassé donne une conférence sur un sujet encore bien d'actualité en ce début d'année 1981. Il parle de patriotisme. Des saynètes complètent le programme. On joue, entre autres, "Le divorce du tailleur"... autre sujet bien à la mode.

Y a-t-il d'autres écoles pour les petits Canadiens français dans d'autres quartiers? Oui, rue Wellington, les Soeurs de la Charité avaient fondé, vers 1865, l'Académie Ste-Marie, pour les filles¹⁰.

Le couvent du Sacré-Coeur existait depuis 1869, à l'angle de Rideau et Waller, le pensionnat de la Congrégation se trouvant rue Gloucester¹¹. Et, le Collège d'Ottawa dresse ses pierres grises rue Cumberland, près de Théodore (Laurier est).



Alphonse Benoît étant président de l'organisme, l'Institut canadien-français fête, en 1877, ses vingt-cinq années d'existence. Les célébrations, prévues pour le mois de juin, sont remises en octobre pour coïncider avec l'inauguration des nouveaux locaux de l'Institut, au 76 de la rue York.

Le Gouverneur général et la comtesse Dufferin assistent à la soirée d'inauguration qui a lieu le 24 octobre. Tous n'ont que des louanges pour l'attrait de la nouvelle construction, un bel immeuble en pierres, de quatorze pièces, avec une grande salle pouvant contenir 1,000 sièges. Des pièces ont été prévues pour la bibliothèque, un billard, les jeux dont le jeu d'échecs, une salle de gymnastique, etc. James Bowes est l'architecte, F.-X. L'Heureux le contracteur, Pierre Marier fournissant la pierre et E.G. Laverdure étant chargé des installations de gaz et d'eau. Le musée est l'oeuvre de Benjamin Sulte et le portefeuille très important des finances a été confié à J.A. Pinard. "The Citizen" qui consacre toute sa première page et, par la suite, de nombreuses colonnes à l'Institut, mentionne que l'hiver le nombre de "soirées" atteint le chiffre de vingt. On lit, on chante, on joue, on parle. "C'est, dit le journal, un petit monde en lui-même".

¹⁰Page 92 "Ottawa, 1855-1876"

¹¹Les élèves du Couvent de la rue Gloucester fêtent la St-Thomas, patron de l'évêque Duhamel. Peu de noms français parmi les participants à la fête. Je note cependant, le nom des demoiselles Côté, Marcoux, Catellier, Pellessier et Pelland. On présente des objets brodés par Mlle Lambert, Mlle Fisseault dit un poème, etc.

Le 24 octobre, la manifestation a un grand succès. Le président parle longuement des débuts de l'Institut et de son développement. Le discours est prononcé par l'Honorable Chauveau. Les anciens présidents, le docteur St-Jean, S. Drapeau, Benjamin Sulte, Joseph Tassé et J.W. Peachy assistent. On est surpris de constater que le fondateur de l'organisme, Joseph-Balsura Turgeon, n'est pas au nombre des personnalités conviées à cette fête. Pourtant, il vivait encore à l'époque. Il est vrai que, vers 1865, il avait envoyé sa lettre de démission mais il n'en est pas moins vrai que c'est lui qui avait mis sur pied le Cercle et avait réussi à réunir autour de lui les Canadiens français qui cherchaient une direction, un chef. Un autre important personnage n'était pas de la fête: le docteur Beaubien, lui aussi fondateur de l'Institut. Il était décédé en mars 1877. Cependant, les messieurs qui étaient parmi les premiers membres étaient présents: Pierre Marier, N. Germain, Antoine et Isidore Champagne. Pierre Dufour et N. Bonneau.

L'Hon. Chauveau compare l'exploit réalisé par les membres en élevant un si magnifique immeuble à celui de Champlain quand il prit, en quelque sorte, possession de la Grande Rivière qui coule au nord de la ville, et vante la beauté de nos falaises, le site splendide des édifices fédéraux. Après ce discours, F.X. Foisy joue du cornet, MM. Campeau et Gauthier chantent en duo, M. Steckell s'exécute sur la flûte, Mlle Jane Aumond chante également et le tout se termine par une opérette "L'apothicaire et le coiffeur". "Superbe manifestation" s'exclame "The Citizen".

Le 25 au soir, à l'hôtel O'Meara, a lieu un banquet dont le menu, intéressant à lire, contient des "rognons sautés à la Étienne Parent", de la "langue de buffle à la Ferland", des "canards à la Garneau" et un "pudding impérial, sauce à la Crémazie". De nombreux toasts sont donc portés; tous font assaut d'esprit, dont M. J.A. Pinard qui s'en tire fort bien.

Une réunion littéraire très importante est organisée pour coïncider avec les fêtes et les invités du Québec et même de France y participent, entre autres Pamphile Lemay, A.N. Montpetit, E. Gagnon, Alphonse Leclair, L.P. Turcote, le docteur Dion et toute une pléiade de littérateurs qui sont, eux, membres de l'Institut, dont Benjamin Sulte, Joseph Tassé et nombres d'autres.

Ces fêtes ont donc été un grand succès mais les archives de l'Institut, qui se trouvent au Centre de recherches en civilisation canadienne-française, contiennent peu d'informations sur le sujet, dû probablement au fait que le bel immeuble du 76 York fut la proie des flammes en 1887 et que, de toute évidence, les documents conservés là s'envolèrent en fumée. Heureusement, tel que dit, "The Citizen" consacre de nombreux articles aux

événements et c'est ainsi que j'ai pu reconstituer ce qui s'est passé. De même, quelques jours plus tard, dans les colonnes de ce même journal, l'écrivain J.M. LeMoine qui venait de publier "Québec passé et présent" et qui sera plus tard président de la Société Royale, fait paraître un vibrant hommage à la gloire de l'Institut canadien-français d'Ottawa.

Pendant la saison 1877-78, l'Institut est plus que jamais le rendez-vous des Canadiens français de la ville. Ainsi, il accueille Edouard Rouleau, Amédée Dazé, Wilfrid Poulin, Médéric Jolicoeur, J.L. Valin, Ludger H. Chevrier, Henri G. Lamothe, Octave et Samuel Ruelle, Solomon Léveillé, Polydore Beauchamp, le docteur C.A. Martin, Louis Casgrain, André Dault, et nombre d'autres car 67 nouveaux membres se joignent à l'organisme pendant ces mois d'intenses activités.

En novembre, on adopte un drapeau: fond blanc portant, au centre, en effigie, un castor entouré d'une guirlande de feuilles d'érable avec le millésime "1852". Au coin supérieur, les couleurs britanniques.



Sur la colline du Parlement, que se passe-t-il? Le libéral Alexander Mackenzie étant toujours Premier ministre, "la bataille des routes" comme on l'appelle, bat son plein. Il s'agit de choisir la voie que prendra la ligne du Pacifique Canadien en Colombie-Britannique. Affaire extrêmement importante si l'on en juge par le nombre de pages que consacre à cette seule incertitude l'historien Pierre Berton. De fait, en relatant la montagne de rapports, de documents de toutes sortes qui, à l'époque, se rapportaient à ce choix si difficile, Berton mentionne qu'alors "les travaux d'imprimerie et le papier étaient bon marché¹², ce qui amène chez l'écrivain contemporain non fortuné mais non infortuné, une espèce de nostalgie facile à comprendre.

Encore une fois, la Colombie-Britannique demande à se séparer. Elle regrette amèrement de s'être jointe au Canada et voit avec crainte les tergiversations retarder de plus en plus la construction d'une voie ferrée pour laquelle elle a quitté le giron d'Albion pour se joindre aux provinces canadiennes. C'est lors d'un voyage du Gouverneur général à Victoria pendant l'été de 1876 qu'il reçut une délégation de Colombiens demandant de se séparer du Canada si la construction du chemin de fer est encore remise à plus tard. Ce fut une des nombreuses menaces de

¹²Page 208 de "The National Dream".

séparation qui s'échelonnèrent le long des années de la part des provinces anglophones, toujours pour des questions de gros sous.

Le docteur St-Jean était, pendant cette année 1877, député d'Ottawa au gouvernement fédéral, Wilfrid Laurier, le bel orateur, devient Ministre du Revenu de l'Intérieur. M. Pelletier est en même temps Ministre de l'Agriculture et sénateur. "The Citizen" le déteste et en dit constamment du mal, mais le journal semble ne pas pouvoir souffrir également l'Hon. Cauchon dont l'épouse donne de belles réceptions — quelquefois pour 400 invités — à Stadacona Hall, résidence de la rue Laurier, maintenant l'Ambassade de Belgique. Curieuse coïncidence! Il s'agit en effet, de deux Canadiens français. . .

Les édifices fédéraux subissent quelques changements. Ainsi, la statue de la reine Victoria, qui était auparavant au Sénat, est installée au milieu de la bibliothèque.

La session étant moins longue à cette époque que maintenant¹³, il semblerait que les sénateurs et les députés n'amenaient pas avec eux femme et enfants, mais logeaient dans les nombreux hôtels ou maisons de pension qui parsemaient la ville. À l'hôtel Russell, habitaient les sénateurs Bureau, Gérard, Guévremont, Pelletier, les députés Laurier, Thibaudeau, etc. L'hôtel Champagne attirait vers lui le sénateur Cormier, les députés Bernier, Cheval (St-Jacques), Coupal, etc. Dans la maison de pension Catellier, rue Metcalfe, logeaient les députés Baby, Mousseau, Ouimet et Jetté. Le député Blanchet habitait chez Mme Boucher, rue Wilbrod, Caron au 87 de la rue Albert, Fabre au 61 de la rue Metcalfe, et j'en passe. Curieusement, je note, dans cette liste des logements des sénateurs et députés, publiée par "The Citizen" que le sénateur Trudel habite "Nunnery, Sussex street". Peut-être, les religieuses pouvaient-elles loger quelques pensionnaires?

C'est en 1877 qu'un Monsieur Roy est élu député conservateur pour Kamouraska. Son arrivée ici donne lieu à de grandes manifestations de joie. Précédé et suivi de groupes portant des torches, le cortège quitte la gare de la rue Baird, suit Dalhousie jusqu'à Church puis, par Sussex, se rend jusqu'au Parlement. On chante "Vive le roi" et "le roi" fait un beau discours en français. Le nouveau député est présenté aux membres de la Chambre des communes par MM. Langevin et Caron.

Un discours fameux prononcé à Québec le 26 juin 1877 par le ministre Wilfrid Laurier, alors âgé de 35 ans, fit pressentir ce que serait plus tard le prestige de cet homme à la voix d'or, orateur

¹³ La 4^{ième} session du 31^{ième} Parlement ouvre le 8 février 1877.

incomparable. J'ai déjà mentionné l'ingérence de l'église dans la politique aux pages 214 et 215 du Tome II. Laurier reprit ce thème dans son discours. Après avoir, à plusieurs reprises, célébré la mansuétude et la générosité de l'Angleterre "à qui nous devons la reconnaissance pour la liberté et la sécurité que nous avons trouvées sous son ombre", l'orateur s'attela à identifier le libéralisme politique et fit une sérieuse mise en garde contre les partis organisés sur une base religieuse et ethnique, évoquant le spectre terrible d'une guerre religieuse "la plus terrible de toutes les guerres" affirma-t-il. Ce superbe discours constitua une envolée oratoire d'une envergure telle que, vingt ans plus tard, malgré la défaite libérale de 1878 et plusieurs élections désastreuses subséquentes, il devait se trouver, en 1896, à la tête du gouvernement qu'il dirigerait pendant une quinzaine d'années.

Un autre discours, celui-là prononcé en Chambre et en anglais cette fois, devait constituer la pièce de résistance de la carrière d'orateur de Laurier. Il le prononça en 1885 après la pendaison de Riel, et j'en parlerai en temps et lieu.



Rappelons que l'unique journal de langue française à Ottawa a cessé d'être publié. Seuls existent "The Daily Citizen" (3 cents l'exemplaire) à l'appartenance très conservatrice, et "The Free Press", celui-là, libéral.

Ces journaux ne contiennent aucune photo, seulement quelques gravures qui sont surtout en rapport avec la mode: annonces de toilettes de femmes, de chapeaux, de corsets, etc. On montre aussi des véhicules à louer, des cabriolets, des "cutter" (prononcez cîteur) etc.

Mais, pour moi, l'intérêt de ces journaux réside dans le fait qu'ils racontent dans le détail les mille et une agitations de la vie quotidienne dans notre ville. On sent alors grouiller toute cette population consciente ou plutôt centrée plus qu'aujourd'hui sur ce qui se passe dans ses rues.

Femmes comme hommes boivent abondamment. On trouve ceux-ci et celles-là souvent affalés le long des trottoirs, dans la boue des rues non asphaltées. Si un homme, la plupart du temps "plein d'émotions et de whisky" bat sa femme, le journal en parle et le suit à travers les méandres de ses démêlés avec la justice. Si un cheval prend le mors aux dents, ce qui arrive souvent, on le mentionne de même que la mésaventure d'un corbillard qu'entraînent, rue Rideau, des chevaux qui, mystérieusement, se détachent et courent à l'aventure. On se précipite à la poursuite des

“gambadeurs” et on les rattrape. Que fait le mort pendant ces instants dramatiques? On ne dit pas si, comme Lazare, il se lève et part, lui aussi, à l’aventure!

Tout ceci semble folâtre mais on aurait tort de penser que le journal ne s’en tient qu’à ces bêtises. Enfourchant le coursier de la culture, “The Citizen” parle, dans de longs articles, de la superbe réception que Victor Hugo offre à Sarah Bernhardt, à l’occasion de la reprise de “Hernani” à la Comédie Française. On donne alors les noms de tous les intellectuels et de tous les prestigieux artistes qui assistent à la fête. L’espace que consacre le journal à cet événement surprend mais réjouit un cœur bien placé.

À part cette échappée dans les hautes sphères du théâtre français, le journal s’en tient à décrire la vie quotidienne dans une ville où, précédant de plus de cent ans ce qui se passe en 1981, on patine sur le canal, les frais d’entrée étant de cinq cents. On patine également, au son de la musique, sur une piste de patinage couverte, le “Victoria Covered Skating Ring” dont le propriétaire est Antoine Ratte. On joue également à la crosse sur le canal et l’été on joue au cricket.

La ville, maintenant éclairée au gaz pendant toute la nuit et non pas seulement durant les nuits sans lune, contient environ 20,000 habitants. Mais le chiffre est incertain. Voyez pourquoi... Vers la fin de 1877, le populaire marchand J.A. Pinard, dont le journal annonce souvent les belles couvertures de buffle, fait insérer dans les colonnes du “Citizen” une protestation assez raide, se plaignant qu’une lettre rétablissant certains faits n’a pas été publiée par le journal. Il dit, en français, “ceci est un manque de courtoisie” et termine par “sans rancune”. Pinard avait mentionné quelque temps auparavant que la population d’Ottawa était à l’époque, d’un peu plus de 18,000 habitants. Un soi-disant expert, s’objectant à l’assertion de Pinard, mentionnait un chiffre de 26,000 habitants. Pinard répliqua en donnant ses sources mais cette deuxième lettre ne fut pas publiée par “The Citizen”, d’où les plaintes de notre compatriote.

Qu’apprend-t-on de plus? Qu’un costume d’homme coûte \$12.00... que, à la “Temperance Eating House”, en face de l’hôtel Russell, le dîner coûte 15 cents, le lunch à partir de 5 cents.



En cette année 1877, Hull subit encore une fois la destruction causée par un incendie. Cette fois-ci, ce sont, en juin, les étables de E.B. Eddy qui sont détruites et quarante-trois chevaux périssent. Cependant, l’importance des usines qui couvrent les îles de la

Chaudière de leurs bâtiments et de leur piles de planches, est grande; l'industrie bat son plein et emploie un grand nombre de travailleurs. A cette époque, la plus ancienne usine, celle de Bronson et Weston existe toujours.

Hull, consacrée ville depuis deux ans, possède maintenant une gare de chemin de fer, rue Montcalm. Une première ligne vient d'être construite entre Montréal et Hull par la "Montreal Northern Colonization" qui sera achetée en 1882 par le Pacifique Canadien. En 1879, la ligne sera prolongée jusqu'à Ottawa par un pont pour chemin de fer construit en amont des chutes de la Chaudière. Charles Gouin, frère de James qui est propriétaire de l'hôtel Russell, est nommé chef de gare à Hull.

Les mois d'hiver de 1877 sont assombris par un deuil qui met la population de la région dans un grand émoi. Le Père Délisle Reboul, que plusieurs considèrent comme le fondateur de la ville de Hull, du moins en ce qui concerne son développement, meurt à Mattawa. Fondateur de la paroisse Notre-Dame de Hull, missionnaire d'un zèle remarquable tant pour la population locale que pour les gens de chantier à qui il consacra ses soins pendant de nombreuses années, c'était un homme de paix et de conciliation comme en fait foi cette anecdote que raconte Joseph Jolicoeur dans son "Histoire anecdotique de Hull" page 90. Je vous donne textuellement ce qu'il dit:

"Le 12 juillet 1865, plus de 2,000 orangistes des 56 loges de la région d'Ottawa avaient célébré l'anniversaire de la bataille de la Boyne. Quand la célébration fut terminée, les visiteurs se rassemblaient à la gare pour prendre le train. Les catholiques canadiens-français et irlandais organisèrent une parade avec l'intention de faire un mauvais parti aux orangistes. Le Père Reboul, qui se trouvait à l'Archevêché, eut vent de la chose. Il partit aussitôt et se rendit en toute hâte à la gare où il fit entendre raison aux catholiques qui, à sa demande, se dispersèrent sans causer de désordre. C'est alors que le Grand Maître des Orangistes a fait l'éloge du Père Reboul en disant qu'il "ferait un bon orangiste".



C'est en 1877 que l'on peut placer l'arrivée ici d'un médecin très doué et très connu: le docteur Léandre Coyteux-Prévost. Fils de médecin, il naquit à St-Jérôme le 25 janvier 1852, fit son cours classique au Collège de Montréal et sa médecine à l'École de médecine et de chirurgie Victoria.

Après avoir étudié quelque temps en Europe, il s'établit à St-Jérôme. Trois ans après avoir commencé la pratique de la médecine, il arrive à Ottawa et épouse, en septembre 1877, Marie-Dora—Emma, fille de Joseph Aumond, un des hommes les plus connus de la région, surnommé "le roi du bois".

D'abord adonné à la médecine générale, Coyteux-Prévost se spécialise en chirurgie. Il y devient excellent. Pendant les premières décennies de ce siècle-ci, il pratiquait la gynécologie à l'hôpital St-Luc qui se trouvait rue Elgin.

Président de l'Institut canadien-français vers 1883, il fut membre fondateur du Club des Dix, qui se réunissait chaque semaine chez l'un ou l'autre des participants. Il prit une part active à la réputation d'esprit et de vives reparties des membres qui comprenaient des littérateurs, réputés gens dotés d'humour à l'époque. L'esprit fusait. Appelé à émettre sous pli cacheté une pensée signée d'un pseudonyme, à l'occasion de la dégustation d'huîtres qu'offrait souvent le sénateur Pascal Poirier, Coyteux-Prévost avait écrit: "Au Club des Dix, c'est l'huître qui prévost". Musicien, il composa des oeuvres pour musique militaire et pour orchestre.

Plus que son intelligence et son grand talent de chirurgien, ce fut peut-être le fait qu'il fut médecin de Sir Wilfrid Laurier, qui le mit en vedette. Ce fut le docteur Rodolphe Chevrier qui prit la relève auprès de Laurier lorsque, atteint de tuberculose et de diabète, le docteur Coyteux-Prévost mourut le 3 novembre 1914 à Saranac, aux États-Unis, où le soignait un Canadien, le docteur Kinghorn.

CHAPITRE III

1878 John A. Macdonald reprend les rênes du pouvoir au Parlement fédéral — Nouvel hôtel de ville — Politique municipale — Nouveau Gouverneur général — Nouveaux journaux — Embellissement de la cathédrale Notre-Dame — Les Frères à Hull — Les Canadiens français — Divers

La grande affaire de l'année 1878 fut la reprise du pouvoir par les Conservateurs avec, à leur tête, John A. Macdonald qui devait rester Premier ministre jusqu'à sa mort en 1891.

Notre pays était, depuis plusieurs années, en état de crise économique, les affaires périllicitaient avec, en plus, une succession de mauvaises récoltes. Le Canada était inondé par les produits venant des États-Unis. Les Conservateurs préconisèrent ce qu'ils appelaient "une politique nationale", consistant à hausser les tarifs de manière à aider les manufacturiers canadiens. Ces propositions eurent pour effet de plaire à l'électorat et les élections donnèrent raison au parti de Macdonald. Le Premier ministre considéra aussi qu'il était urgent de terminer le fameux chemin de fer qui, du temps de Mackenzie, n'avait progressé que de 700 milles sur les 3,000 à construire.

Dans le nouveau gouvernement, Ottawa fut représenté par Joseph Tassé, conservateur, deuxième député de langue française que la capitale envoyait aux Communes, le premier ayant été le docteur St-Jean¹. Il sera député jusqu'en 1887, mais cette activité politique ne l'empêchera pas de fonder, en 1879, le journal "Le Canada" dont il sera le rédacteur pendant cinq ans. En 1891, il publiera "Le 38ième fauteuil", relatant ses souvenirs des séances de

¹ La photo du Dr St-Jean apparaît sur la couverture du Tome II.

la Chambre et des activités des députés, ouvrage plein d'humour et de détails piquants dont j'aurai l'occasion de vous entretenir un peu plus tard.

★ ★ ★

Le nouvel hôtel de ville est terminé depuis quelques mois. Il se trouve rue Elgin, à côté d'un édifice qui avait été destiné à servir de marché mais qui ne le fut vraiment jamais. Pendant des années, maire, échevins, pompiers et cellules pour délinquants y logeaient. Le nouveau palais municipal était de bonne apparence, imposante construction de belles pierres avec un portail à colonnes et un escalier extérieur. Dans sa tour carrée, il devait y avoir une cloche car, si vous demandez aux guides du Musée Bytown à quoi servait la grosse cloche qui se trouve sur le gazon à droite de l'entrée, on vous dira que c'était celle de l'ancien hôtel de ville. À quoi servait-elle? Un corps régulier de pompiers existait à cette époque et un système d'alarme automatique avait été installé. La cloche ne servait donc pas, comme dans le passé, à informer les citoyens et les pompiers volontaires, qu'un incendie avait éclaté quelque part dans le village. À quoi servait-elle donc? Ma question reste posée.

On sait que l'édifice brûla en 1931... Mais n'anticipons pas!

À côté de l'hôtel de ville, il y avait le poste de police et les cellules pour délinquants; il paraît que les pièces où on mettait les prisonniers étaient tellement infectes, sales et remplies de vermine, qu'un ivrogne mis à l'ombre pour se dégriser, mourut, empoisonné par l'air empesté de ce cachot mal aéré. On parla de louer l'ancienne église baptiste de la rue Queen pour en faire un poste de police et des cellules convenables mais les opinions furent partagées sur le sujet.

★ ★ ★

Le marchand C.W. Bangs est élu maire de la ville en janvier 1878. Lauzon, Chevrier et Clancy sont échevins pour le quartier Ottawa; J.A. Pinard est réélu commissaire de l'aqueduc pour ce même quartier.

Les nôtres s'occupent beaucoup plus que maintenant de la chose municipale. Ainsi, à la salle Ste-Anne, lors d'une séance très orageuse de payeurs de taxes du quartier Ottawa, M. Fink, président de l'assemblée, Joseph Tassé et l'échevin Lauzon ont du mal à faire entendre leur voix au-dessus du tumulte. À une réunion des écoles séparées, E. Evanturel et Joseph Tassé sont proposés comme commissaires.



Les procès-verbaux de l'Institut canadien-français démontrent qu'à l'époque, l'organisme se demandait si un règlement ne pourrait pas être amendé pour permettre de louer la salle pour des représentations théâtrales où apparaîtraient des acteurs des deux sexes. Horreur et malédiction! La suggestion que l'Institut pourrait donner asile, dans ses murs, à des femmes, amena une sévère sanction de la part de son patron, Mgr Thomas Duhamel. Il prend la peine de réunir des membres de son clergé pour étudier la question. Par après, il écrit à l'Institut, déclarant formellement qu'une institution, dont l'évêque est le patron, ne peut laisser représenter, dans son enceinte, du théâtre où figureraient hommes et femmes sur un même plateau. À une assemblée tenue peu de temps après, les membres s'empressent de demander le retrait de cette suggestion qui aurait mis en danger la réputation de haute moralité de leur institution.

Mais, Mgr Duhamel mit quelquefois de l'eau dans son vin. L'Honorable Pascal Poirier, dans "Anecdotes canadiennes", page 70, raconte qu'après avoir joué, avec grand succès, "Papineau" de Fréchette, pièce mixte, trois membres de l'Institut allèrent faire leur mea culpa à Mgr Duhamel. "C'est bien, interrompit le prélat. Quand, à l'avenir, vous jouerez une pièce canadienne bien morale, que tout se passera comme il faut durant les répétitions... venez me voir le lendemain..."

Il va sans dire, cependant, que l'orchestre composé des membres de l'Institut, ensemble créé en août 1878, ne comprenait que des hommes.



Le 7 mai 1878, le Gouverneur général et son épouse quittent le Canada. Dans son "Canadian Journal", Lady Dufferin raconte les adieux que leur firent, au quai, les gens de la ville et surtout les célibataires qui lui offrirent à elle des fleurs dans une poignée de bouquet en argent (On peut voir de ces objets, magnifiquement ciselés, au Musée Bytown). Pendant que le bateau démarrait lentement vers Montréal, le couple vice-royal regardait la capitale qu'il quittait avec nostalgie. "La ville m'apparaissait attrayante et nous n'oublierons jamais les six années passées ici, et nos nombreux amis" écrivait Lady Dufferin.

Mais, bientôt, un grand émoi est créé dans la capitale et partout au Canada. La reine Victoria envoie, pour la représenter, le Marquis de Lorne qui a épousé la princesse Louise, âgée de trente ans, fille de la souveraine.

Le régiment des Dragons de la princesse Louise est fondé pour servir d'escorte canadienne à la fille de la reine.

Le nouveau Gouverneur général fit preuve de discrétion durant son séjour de cinq ans au Canada. Intelligent et avisé, il attendait que son avis soit sollicité avant de le donner, ce qui est la sagesse même. Il était beau, d'aspect romantique et possédait une solide culture. Poète, il écrivit, entre autres, l'hymne "Unto the hills around do I lift up my longing eyes". Sa femme, élégante et jolie, était plus hautaine et moins affable; elle ne tarda pas à trouver que la petite capitale ne lui rendait pas les hommages dûs à son haut rang². Pourtant, les réceptions ici montrèrent que l'on appréciait l'honneur de posséder à Rideau Hall une princesse royale. Ottawa construisit deux arches pour recevoir ses visiteurs illustres. C'était la coutume à l'époque. En face de Rideau Hall, une telle arche fut élevée, surmontée comme un château médiéval, de fanions et d'oriflammes. Et, dans la résidence même, on remplaça les chandelles par des lampes à l'huile. Lorne, qui était déjà venu au Canada en 1866, apprécia ces améliorations. "Avec ses tours gothiques, disait-il, la ville me plaît".

Le couple voyagea beaucoup au Canada, et la Colombie-Britannique leur plu particulièrement. La province de l'Alberta qui, alors, faisait partie des Territoires du Nord-Ouest, fut nommée d'après la princesse dont Alberta était l'un des prénoms. Elle suggéra aussi le nom de Regina qui fut donné à la capitale de la Saskatchewan.

La fille du contrôleur de la maison du Gouverneur général avait huit ans à l'arrivée du couple vice-royal. Elle devait plus tard revenir au Canada comme épouse de Lord Byng.



Journal conservateur, "La Gazette d'Ottawa" fut fondée le 27 décembre 1878. Le journal se disait à tendance littéraire autant que politique, et paraissait trois fois la semaine. Imprimé et publié par Louis Bélanger et Cie, angle Sussex et Murray, il avait pour rédacteur en chef Monsieur F.M. Derome. Il fut publié chaque jour en 1879 puis disparut, en octobre de la même année, pour faire place au journal "Le Canada" qui, lui, durera plus longtemps.

Un autre journal vit le jour en 1878. Dans "L'historique des journaux d'Ottawa", publié par F.J. Audet en 1896, il est dit, à la

² Cependant, dans son livre sur Ottawa, l'auteur Blodwen Davies dit que la princesse Louise aimait le Canada. Artiste, peintre de talent, elle parcourut le Canada en tous sens, encouragea les artistes et fut responsable en quelque sorte de la création de la Galerie nationale en 1880.

page 18, que Horace de Grandmont fut, pendant quelques mois, le propriétaire du journal "Le Fédéral", né le 4 mai 1878. Pendant sa courte vie, car il cessa d'exister le 24 septembre de la même année, le journal eut d'abord, comme propriétaire et rédacteur, M. Honoré Beaugrand, qui le céda peu après à M. de Grandmont.

Dans son Dictionnaire, le Père Lejeune nous informe qu'Honoré Beaugrand, né en 1849, ayant passé quatorze ans de sa vie à combattre dans les troupes françaises au Mexique, exerça par après le métier de journaliste dans différents pays. Il ne revint au Canada que vers 1879, dit le Père Lejeune, ce qui cadre mal avec ce qu'Audet raconte à son sujet. Beaugrand mourut en 1906.

Toujours est-il que de Grandmont vint, lui, vers cette époque laquelle ne comptait plus aucun journal de langue française dans la capitale. Après s'être essayé à la possession d'un journal, il exerça son métier d'imprimeur, à l'Imprimerie nationale où il travailla pendant de nombreuses années. Il était né le 19 juin 1857 à Baie du Febvre, fils de cultivateur et avait étudié l'imprimerie aux États-Unis.

D'un M. Limoges qui l'avait construite, Horace de Grandmont acheta une maison au numéro 167 de la rue Church (Guigues) et s'y installa avec sa famille³.

La salle des journaux aux Archives nationales possède presque tous les numéros du journal "Le Fédéral" à l'exception de ceux des dernières semaines car le dernier que j'ai pu lire est celui du 14 septembre, ce journal ayant cessé d'exister le 24 septembre, d'après Audet.

"Le Fédéral", journal politique (d'appartenance fortement libérale), de nouvelles et d'annonces, est publié trois fois la semaine. Les bureaux sont au 50 de la rue Wellington et le journal coûte 2 cents l'exemplaire. On voit la prose de Beaugrand étalée sur de nombreuses pages: "Souvenirs de la Campagne du Mexique" puis peu de temps après, son roman "Jeanne la Fileuse". Ce roman de 300 pages concernait l'épisode de l'émigration franco-canadienne aux États-Unis et avait été publié quand Beaugrand était éditeur de "La République", journal de la Nouvelle-Angleterre. Consacrant de nombreux articles à ce qui se passe outremer, et de longs commentaires à la politique, tombant assez poliment mais à bras raccourcis sur tout ce qu'accomplit le parti conservateur, "Le Fédéral" présente une colonne sur "Ottawa" donnant des nouvelles courtes mais bien documentées sur les activités des différents groupements canadiens-français. Je

³ Je parle avec plus de détail de la famille de Grandmont dans la Seconde partie de ce livre.

pense que pour nos compatriotes — du parti libéral, bien entendu — ce journal comportait de l'intérêt. . . mais il ne dura guère, bien que, le 24 juillet, H. Beugrand annonça qu'il se retirait, laissant la place à H. "Grandmont" comme éditeur-propriétaire. Celui-ci, imprimeur de métier, n'eut pas plus de chance et dut abandonner la publication du journal deux mois après son entrée en fonctions.

D'après Audet, un autre journal aurait vu le jour le 27 juillet 1878. Il s'agissait de l'hebdomadaire "Le Journal pour tous", album littéraire imprimé par Napoléon Bureau. Combien de temps dura-t-il? Probablement jusqu'en 1880, mais la salle des journaux aux Archives n'en possède aucun exemplaire.



Avant l'année "1879" je consacrerai tout un chapitre à la décoration de la cathédrale Notre-Dame, embellissement qui avait commencé en 1876 par la construction de tribunes et l'installation d'un système de chauffage à l'eau chade, innovation à l'époque. Un an après, Mgr Duhamel décida d'honorer la mémoire de son prédécesseur en lui érigeant un tombeau dans la crypte de la chapelle Notre-Dame de Lourdes, au soubassement de l'église.

C'est en 1878 que MM. Fink et Dubuc refirent le plâtre de l'intérieur de l'église. Le contracteur Fink avait à son service une cinquantaine d'ouvriers qui travaillèrent pendant six mois à refaire "le maquillage" de la voûte et des murs, déjà vieux de trente-six ans.

Ici, petit détail: à la fin de novembre 1980, mourait à l'Original, à l'âge vénérable de 91 ans, Oneida, fille de Georges-Léon Fink et de Lucie Forcier et petite-fille du maître-plâtrier Jean-Jacob Fink qui, en 1878, participa aux grands travaux d'embellissement de la cathédrale Notre-Dame.



Les Frères des écoles chrétiennes qui oeuvraient à Ottawa depuis 1864, décident d'enseigner à Hull dans la nouvelle école dont la construction avait été encouragée par le cher Père Delisle Reboul qui, décédé quelques mois auparavant, ne vit malheureusement pas l'ouverture de l'institution. En 1878, donc, les Frères Matthias, Zétic, Stéphanidas, M. Liénard et Marius Anselm se mettaient à la belle oeuvre d'enseigner aux jeunes dans le nouveau Collège Notre-Dame. Bien que la population de Hull fut, à ce moment-là, en majorité de langue française, l'étude de l'anglais fut particulièrement soignée, sur la demande des commissaires

d'école de l'époque. M. D'Orsonnens insistera, lui aussi, pour que les élèves apprennent l'anglais et s'en servent souvent.

À ce moment-là de son existence, la ville de Hull qui n'avait que trois ans, présentait un aspect besogneux mais assez minable. Il y avait une activité intense du côté des usines qui parsemaient les îles de la Chaudière, mais la population vivait dans des maisons peu attrayantes, au milieu de rues boueuses.

Les fils de saint Jean-Baptiste de la Salle se dévouèrent, par centaines, dans la ville de Hull, enseignant d'abord au Collège Notre-Dame, reconstruit après le feu de 1900, puis dans les écoles qui leur seront confiées: Cauvin, Larocque, Saint-Rédempteur et autres. Lorsque, en 1978, les Frères fêtèrent le centième anniversaire de leur arrivée à Hull, il ne restait plus que sept d'entre eux au service de l'enseignement. À ce moment-là, le Frère Henri Tanguay⁴ occupait le poste de directeur général de la Commission scolaire Outaouais-Hull.



Les Canadiens français constituent environ un tiers de la population, une diminution sur celle des années précédentes car plusieurs ont déménagé à Hull. C'est ainsi que, par chance, j'ai relevé dans la liste des citoyens de la ville transpontine, le nom de Pierre Pinard, cordonnier. S'agit-il ici de ce Pierre Pinard qui aurait été un frère des cinq Pinard venus à Bytown? Ou, est-ce plutôt un fils de l'ainé de la famille venue dans nos parages, un rejeton de Louis Pinard et de Marie-Catherine Alexandre, car Louis avait un fils du nom de Pierre? La question reste posée et d'autres recherches seront nécessaires pour trouver une réponse.

En cette année 1878, de nouveaux noms apparaissent: D. Goyer, joaillier au 138 de la rue Sparks, M. Laflamme, entrepreneur de pompes funèbres au 459 de la rue Sussex, entre Clarence et Murray, le journaliste Laurent-Olivier David, le sénateur Hector Fabre et J.E. Gauthier.

D'une famille d'origine acadienne, Auguste-Charles-Philippe Landry vient dans la capitale en 1878. Né en 1846, il représenta ici son comté de Montmagny jusqu'en 1887, puis fut nommé sénateur en 1892. Au début de sa vie, il s'était fortement intéressé à l'agriculture et avait écrit un Traité d'agriculture. Il s'enrôla dans la

⁴ Henri Tanguay est le fils de Mme Tanguay née Desloges, une de ces vaillantes institutrices qui, pendant les troubles engendrés par le fameux Règlement XVII, soutinrent avec courage les assauts du gouvernement de l'Ontario pour imposer l'anglais. Les luttes inhérentes au Règlement XVII seront racontées dans le Tome IV de ma série d'ouvrages sur Ottawa, tome qui couvrira la période 1900-1926.

milice (il devint, plus tard, lieutenant-colonel), tâta de la politique, fut président du Sénat en 1911. Il fut président de l'Association canadienne-française de l'Ontario, dont je parlerai dans le Tome IV. Une peinture à l'huile représentant le sénateur Landry, avec sa belle tête à longues moustaches tombantes, orne les murs du Centre de recherches en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa. Le sénateur mourut à Québec le 20 décembre 1919. Il avait épousé Wilhelmine Couture, et en secondes noces, Marie-Claire Dionne, veuve Taschereau.

L'annuaire de la ville pour 1877 nous donne l'adresse de plusieurs des nôtres. Ainsi, Achille Fréchette (au 99 Daly), Alfred Garneau (288 Nelson), le docteur St-Jean (174 rue St.Patrick), Flavien Rochon "entrepreneur de pompes funèbres" (138 St.Patrick), Pierre Rocque (261 Dalhousie), le boucher Michel Boyle (369 St.André), E. Pinard, forgeron (40 McGee), N. Germain, marchand (112 Daly), J.B. Turgeon, agent pour les terres de la Couronne (87 Daly)⁵. . . et la liste s'allonge indéfiniment, tant et si bien qu'il me serait impossible de la donner en entier.

Ce qui frappe surtout à l'époque c'est l'esprit de solidarité qui anime les Canadiens français. Par exemple, le 24 juin, la St-Jean-Baptiste est fêtée de plusieurs façons par les nôtres: pique-niques, baseball, régates mais, surtout, une belle et imposante procession qui, sous la direction de Stanislas Drapeau, part de l'Institut canadien-français et se rend à l'église St-Joseph pour la messe. Bannières en tête, oriflammes, lances et haches-d'armes précédant plusieurs groupes, toutes les organisations fondées par les nôtres—elles sont nombreuses à l'époque,—défilent martialement avec, parmi elles, le maire, les échevins, les présidents de ceci et de cela, les médecins qui sont toujours de la partie et sont actifs partout y compris dans la Société St-Jean Baptiste dont le docteur Pierre St-Jean est le président. Mgr Duhamel ne manque pas d'être présent à l'église où la musique, jugée excellente, est dirigée par le Père Chaborel, le sermon prononcé par le révérend Francoeur, de la paroisse St-Jean-Baptiste.

Tout ce passe le mieux du monde dans une ambiance d'entraide et de fierté nationale. Tel n'est pas le climat, cependant, lorsque les Orangistes fêtent la victoire de Boyne. En 1878, de nombreuses bagarres ont lieu, tout spécialement avec les Irlandais catholiques. Une douzaine de personnes sont blessées, la police arrête plusieurs chefs orangistes, une maison de la Basse ville, celle

⁵ Encore une fois, je m'étonne qu'un homme qui fut aussi important que J.B. Turgeon, premier maire de langue française de Bytown (1853), fondateur de l'Institut canadien-français (1852) ne participe plus du tout à la vie de ses compatriotes. Qu'est-il arrivé pour que cela ce produise? Je me le demande.

de Thomas Villeneuve, est fortement endommagée lors des batailles de rues. Lorsque le défilé des Orangistes passe devant la cathédrale, un excité tire un coup de fusil—non chargé, paraît-il—sur la façade. On menace de descendre de son pinacle la Vierge qui s'y trouve. Tout cela rappelle d'une façon odieuse l'atmosphère du vieux Bytown; les gens sensés se désolent de ce climat malsain.

Le 1er juillet, cependant, se passe mieux et est fêté de grandiose façon: feu d'artifice, régates de chaloupes, de bateaux à voile et à la rame, baseball, jeu de crosse, courses à pied le tout couronné, comme c'est la coutume à l'époque, par l'ascension en ballon du fameux professeur Grimley.

Le marchand très connu, J.A. Pinard qui a établi son commerce de marchandises sèches à Ottawa depuis 1865, épouse à Montréal, le 21 mai, Marie-Louise Guénette.

Le curé Bouillon préside au mariage à la cathédrale Notre-Dame, de Louis Laframboise du Bureau des traducteurs, à Mlle Alphonsine St-Jean, fille aînée du docteur Pierre St-Jean.

F.-X. Groulx meurt le 18 juillet à l'âge de 38 ans; on annonce le décès de Mme Pierre Chenet, épouse d'un marchand d'Ottawa. Un vieux citoyen de Gatineau, Jean-Baptiste Éthier meurt à l'âge de 104 ans, et le père de M. Routhier, curé de l'Original et futur curé de la paroisse Notre-Dame, meurt à l'Original. C'était un vétéran de la guerre de 1812. Il était né à Ste-Scholastique en 1793. Alexandre Faulkner, 28 ans, père de trois enfants, se tue en tombant d'un échafaudage à l'édifice de l'Ouest.

L'année précédente, une très belle maison avait été construite rue King, entre Daly et Stewart, pour Siméon Parent, ancien maire de la ville de Québec. Premier ministre de sa province puis président de la Commission de construction du pont de Québec, directeur de la Commission nationale du chemin de fer transcontinental jusqu'en 1911, Siméon Parent naquit à Beauport en 1855 et mourut en 1920. Sa fille, Corinne, avait épousé A.J. Major, homme d'affaires. Gabrielle se maria avec le neveu de Sir Wilfrid, Robert Laurier, avocat, député d'Ottawa, ministre dans le cabinet Hepburn. Un fils, Georges (1879-1942) fut président du Sénat. Dans la famille Siméon Parent, il y eut aussi d'autres enfants.

La maison était inhabitée vers les années 1920 lorsque Mgr Émard, se rendant compte qu'il était urgent pour Ottawa d'avoir une maison pour incurables, y installa les Soeurs Grises. Je parlerai de cette transformation en temps et lieu.

Une autre belle maison fut construite au printemps de 1878 par M. et Mme John Leslie. C'est celle connue sous le nom de "Maison

Laurier", rue Theodore (maintenant Laurier). Elle fut, on le sait, habitée par Sir Wilfrid Laurier, Premier ministre, et son épouse; Mackenzie King en fut l'héritier et y demeura de longues années. Les Leslie avaient appelé cette imposante demeure "Kininvie".



Divers

— Prisonnier volontaire du Vatican, après la prise de Rome par les Italiens, Pie IX meurt en 1878. On se souvient que cinq cents jeunes Canadiens volèrent au secours de celui que les catholiques appelèrent le pape-martyr. Durant son règne, il avait défini le dogme de l'Immaculée Conception, convoqué le Concile du Vatican et proclamé le dogme de l'infaillibilité pontificale. Ce fut pendant son pontificat, qui dura trente-deux ans, que Bytown, village malsain et agité, passa à un stage plus agréable de son existence, celui qui le vit d'abord devenir ville (1847) puis petite capitale des deux Canadas et, finalement, capitale de la confédération canadienne.

— Fin avril 1878, la IIIe république française inaugure, à Paris, une exposition destinée à reléguer dans l'ombre celle de 1867, oeuvre du Second Empire. Le Palais du Trocadéro, immense édifice assez laid, qui ne disparut qu'en 1937, fut construit à l'occasion de l'Exposition spectaculaire de 1878.

— Louis Riel, le défenseur des Métis, l'ancien représentant de Provencher, dont j'ai relaté la fugue cocasse dans notre capitale en 1874, se débat dans les brumes qui obscurcissent souvent son cerveau et c'est ainsi que ses amis doivent le faire interner à Beauport, dans le Québec. Il se dirigera finalement vers les États-Unis où il enseignera, se mariera et demeurera jusqu'à ce que, en 1885, il soit rappelé par ses compatriotes pour se mettre à leur tête... mais c'est la sienne qu'il perdra!

— Dans son "Ottawa, Portrait of a Capital", Blodwen Davies raconte que Thomas Ahearn étant opérateur en chef du télégraphe à Ottawa, fut fort intéressé par la nouvelle invention du téléphone. Il fut le premier citoyen à fabriquer une paire de téléphones au Canada, se servant de boîtes de cigares. Il donna une de ces boîtes à un ami, télégraphiste à Pembroke, à 110 milles de distance, et échangea une conversation téléphonique avec son lointain ami. Davies conclut: "C'était illégal, mais satisfaisant". Ceci se passait en 1878.

— Au printemps de 1878, Donald A. Smith (plus tard Lord Strathcona), représentant de Selkirk, parla en faveur de la possibilité pour la compagnie américaine St-Paul & Pacific Railway,

de fonctionner à partir de la frontière américaine jusqu'à Winnipeg. Ce chemin de fer était la propriété de son cousin George Stephen. Smith en était un actionnaire important et avait même conseillé à George d'acheter le chemin de fer lorsqu'il avait fait faillite. Accusé de trahison, Smith se défendit avec la dernière énergie, et Macdonald, exaspéré, lui lança: "Cet homme est le plus grand menteur que j'ai jamais rencontré". Grand brouhaha en Chambre où on est censé être plus poli, du moins en apparence.

Smith obtint cependant ce qu'il voulait et devint du fait de son association avec les chemins de fer, multi-millionnaire, de même que tous ceux qui mirent la main à la pâte dans cette affaire.

— On parle beaucoup de l'invention d'Edison, celle du phonographe, qui reproduit la voix humaine. Un de ces appareils extraordinaires est exposé à Ottawa, à la salle St.James, rue Sparks. M. Edison aura sa place parmi les grands inventeurs du 19^{ième} siècle, affirme-t-on.

— On définit les limites de la province d'Ontario qui, de ce fait, acquiert des territoires importants dans le Keewatin, auparavant détenu par le gouvernement fédéral.

En ce qui regarde la pratique de leur religion par les catholiques, la plupart irlandais ou canadiens français, un missionnaire de Richmond, le Révérend Haran ou Heron, qui parlait l'anglais et le français, vint dire la messe au deuxième étage d'une brasserie qui se trouvait sur la colline des casernes (aujourd'hui colline du Parlement). Mais, le whisky et le vin de messe ne font pas très bon ménage. Il fallait trouver autre chose.

D'ailleurs, l'abbé Haran cessa d'exercer son ministère ici vers mai 1829. Les registres des baptêmes, mariages et sépultures qu'il avait sans aucun doute tenus, disparurent avec lui et ne purent jamais être récupérés. Peu avant son départ, cependant, un comité avait été élu en septembre 1828 dans le but de construire la première église catholique de Bytown. Ce comité se composait de Chs. Rainville (trésorier), de Charles Friel, Wm. Northgraves, Daniel O'Connor, Maurice Dupuis, Michael Burke, Jean Baptiste Saint-Louis, John Joyce, Wm. Tormay, Thomas Hickey, John McGinnis, Samuel Kipp et John Pennefather (secrétaire). Cinq marguilliers furent choisis, entre autres J.B. Saint-Louis et le Révérend Haran.

Sollicité de mettre un lot à la disposition des membres du syndic, le lieutenant-colonel By offrit un terrain à la Haute ville, à proximité de la colline des casernes. Pourquoi cette offre ne fut-elle pas acceptée? Il semble difficile d'en donner la raison, sinon peut-être que les fidèles de foi catholique habitaient assez loin de l'emplacement projeté. Il semble y avoir une autre explication: le titre de cette propriété n'était pas clairement défini et passa, finalement, entre les mains de Thomas MacKay.

Un autre emplacement paraissait plus favorable. Il s'agissait de lots situés rue Sussex, entre les rues St. Patrick et Church, rues déjà tracées et nommées mais peu habitées. Il a été mentionné que le premier instituteur de Bytown, James Maloney, avait sa maison sur un de ces lots, et peut-être déjà son école au tout début du village.

Toujours est-il que sollicitée encore une fois, la Couronne par l'entremise de John By, vendit trois lots à cet endroit pour une somme minime. Pour les fins projetées, By décida de ne considérer ces trois lots que comme un seul. L'un se trouvait rue Sussex, l'autre, rue St. Patrick, côté nord, et l'autre, rue Church, côté sud.

Pour une somme de 2 shillings et six pence sterling par année, le contrat est passé le 1er mai 1831 entre le Commandant des Forces armées, Lord Dalhousie, le Révérend Angus MacDonnel qui avait remplacé le Révérend Haran depuis juin 1829, et les marguilliers.

Le 4 juin, les marguilliers achètent, pour la somme de trente dollars, le lot numéro 4, rue St. Patrick.

Le Révérend MacDonell décide donc d'ériger une chapelle d'environ cent pieds de longueur par cent de largeur mais, pendant cette construction, il quitte Bytown en juillet 1831 et est remplacé par le Révérend Lawlor.

On croit que la petite chapelle ouvrit ses portes le 2 septembre. Elle était dédiée à Saint Jacques. Qui la construisit? Peut-être, le maître-charpentier Pierre Desloges, dont j'ai abondamment parlé dans "Bytown"?

Peu avant, le 8 août 1832, un comité avait été formé. On remarquait, entre autres, les noms de Charles Sparrow, futur maire, Joseph Nadeau, J.B. Homier et J.B. Lavoie. Le 12 août, J.B.M. Dupuis ayant refusé sa participation, Joseph Bourgeois est nommé; le 21 octobre, Thomas Donnelly fait partie du comité.

Il y a une première vente de bancs sur laquelle j'ai peu de détails mais la seconde vente de bancs, en 1833, nous permet de voir qui sont les premiers Canadiens français installés dans le petit village à cette époque reculée. J'en donne ici la liste. Plusieurs de mes compatriotes qui habitent présentement la capitale pourront y voir le nom de leur ancêtre:

Jean Bareille
François et Jean-B. Homier
Joseph Bélanger
Joachim Valiquette
Jean B. Cantin
Joseph Chartrand
Étienne Riel
J.B.M. Dupuis
Joseph Aumond
Jean B. Lavoie
Alexis Tranchemontagne
Louis Pinard

André Dandurand
Louis Rainville
Frs. Lacombe
Hyacinthe Dubreuil
Charles St-Louis
Joseph Galipeau
Pierre Desloges
Frs. Beuparlant
Xavier Paul
Antoine Lalonde
Jean Bédard
Daniel Boyle

L'aspect que présentait cette première église, vers 1841, nous est connu. Dans une peinture de P.J. Bainbridge, on peut voir, au milieu des grands arbres, la petite chapelle avec de longues et hautes fenêtres et la croix au-dessus de son mince clocher.

Les archives diocésaines nous informent en détail des différentes transformations subies par la chapelle St-Jacques de Bytown. Ainsi, en 1833, le clocher est posé sur la structure et une cloche est installée par Paul Filion. Trois ans plus tard, le maître-charpentier Desloges construit des tribunes et quarante bancs. J.B. Cantin reçoit £10, 16 sh. 6 pence pour faire la chaire et son escalier. Puis, un chemin de croix vient orner les murs étroits.

Pendant ce temps, les curés se succèdent à un rythme rapide. La dureté de l'existence dans le village naissant, les querelles entre catholiques de races et de langues différentes rendent la vie ici impossible pour ces prêtres et ils s'enfuient aussi rapidement que faire se peut. On se rend compte de la pauvreté du petit presbytère (dont on ne parle pas dans les archives mais qui se trouvait probablement dans une maison de bois installée sur le lot no quatre, acheté en 1831) en parcourant la liste des articles d'un inventaire de 1834: poêles, chaises, fauteuils, un grand couteau et sa fourchette et on n'oublie pas de mentionner les six coquetiers.

Donc, à M. Lawlor succèdent M. Cullen ou Collins, le Révérend O'Meara puis le Révérend Cannon. Pendant ce temps, le bijoutier Dupuis, le marchand Jean Bareille et François Homier sont soit marguilliers, ou occupent une charge dans le comité de l'église.

On voit la signature de ces messieurs avec celle de Donnelly, sur une lettre de 1837 adressée à Louis-Théodore Besserer qui habite Québec. Il s'agit d'un petit cimetière sur un terrain appartenant à Besserer. Apparemment, un contrat le concernant stipulait qu'il ne pouvait servir qu'au curé. Les syndics demandent si le terrain en question ne pourrait pas être donné à l'église et aux syndics. Besserer refuse, dans une lettre datée de Québec le 15 septembre 1838, "de se laisser imposer d'une manière aussi grossière".

La chapelle St-Jacques de Bytown devient trop petite pour contenir une population qui augmente rapidement. On décide de construire une plus grande église et elle sera en pierre. On pouvait se payer ce luxe à l'époque! Un groupe, qui prend le nom de l'Association des quatre mille, est fondé le jour de la St.Patrick (17 mars 1839) dans le but d'amasser des fonds pour la construction projetée. On demande à tous et à chacun \$1.00 par tête. Le comité se compose de Messieurs Dupuis, Donnelly, Sparrow, Bareille, Lavoie, Nadeau, J. Aumont et quelques autres. Mgr Gaulin approuve la création de cette association dans une lettre du 1er mai 1839. Beaucoup de personnalités souscrivent: Mgr Bourget, Mgr de Forbin-Janson, Mgr McDonell, évêque de Kingston, Mgr Gaulin, beaucoup de "révérends", puis les citoyens du village dont les Dupuis, le forgeron Thomas Brûlé, Jean Taillon, etc. La liste en est longue. Une pétition contenant 116 noms est donc envoyée à Mgr Gaulin, demandant la permission d'ériger une église et un presbytère. Je donne par après le nom de Canadiens français qui se trouvent sur cette liste et on verra que cette nomenclature diffère quelque peu de la liste donnée précédemment, montrant clairement que certains ont quitté le village minable et d'autres sont venus les remplacer, dont les descendants habitent encore la ville. Voici la liste:

J.B. Dupuis	Édouard Trempe	Charles Aumond
J.B. Lavoie	Joseph Valiquette	Narcisse Paul
Joseph Turgeon	Pierre Riel	Adolphe Marié
Joseph Aumond	Guillaume Dazé	Sylvain St-Jean
Jean Bédard	Ambroise Goulet	J.B. Baudoin
Jean Bareille	André Gosselin	Nicholas Tremblay
Jean Taillon	Augustin Couturier	Eusèbe Varin
Pierre Gariépy	Pierre Marier	Pierre Desloges
Prosper Olivier	Antoine Robillard	Joseph Nadeau
Frs. X. Charlebois	Agapit Lespérance	Joseph Lépine
Joseph Dazé	Édouard Masse	Damase Bourgeois

et la liste s'allonge avec 74 autres noms parmi lesquels il y a encore des Canadiens français.

La construction d'une nouvelle église est décidée; elle sera à l'emplacement même de la première chapelle, faisant face à la rue Sussex, entre les rues St.Patrick et Church qui maintenant ont toute une série de maisons habitées surtout par des Irlandais et des Canadiens. "Dans l'intention de M. Cannon, raconte le Chanoine Bouillon, ce temple devait être une réplique de l'église Saint-Patrice de Québec. Massif à l'extérieur, avec deux tours carrées, d'ordre ionique à l'intérieur... Il n'est resté de ce plan que les portes de la façade actuelle et deux ouvertures près des autels latéraux".

Le 11 janvier 1841, le contrat de construction est donné à Antoine Robillard, propriétaire des carrières de pierre très à l'est du village. L'église aura 90 pieds de longueur par 70 de largeur, les murs s'élevant à 40 pieds de haut. Peu de temps après le début de la construction, on jugera que l'église devra avoir 139 pieds de longueur.

Mgr de Forbin-Janson, évêque exilé de Nancy en France bénit la pierre angulaire de l'église le 25 octobre 1841. Orateur plein de fougue, apôtre au zèle infatigable, fondateur de l'Oeuvre de la Sainte-Enfance, ce prêtre dynamique souleva l'enthousiasme des foules lorsqu'il vint aux États-Unis et au Canada avant le milieu du siècle dernier. J'en parle plus longuement aux pages 188 à 190 de "Bytown".

La bénédiction de la pierre angulaire est rappelée, dans l'église, par une plaque apposée sur le mur de la basilique actuelle, à côté du grand crucifix. Dans cette pierre, on plaça des documents et de la monnaie de l'époque. La construction continua péniblement car les fonds manquent. Malheureusement, l'abbé Cannon quitte la paroisse à la suite de difficultés avec plusieurs fidèles. Du 4 juin au 21 août, l'église est sans prêtre attiré, puis deux

Français, les Révérends Neyron et Colgan arrivent. "Toutefois, à peine installés, rappelle le chanoine Bouillon, ils comprirent que la situation était intenable. Ils demandèrent leur rappel en pleine église et en présence du saint sacrement".

Puis, voici le Révérend Patrick Phelan, le 26 octobre 1842, assisté de M. Moreau et de M. Leclair, ce dernier remplacé par M. Burns un peu plus tard. Au début de 1843, M. Phelan est nommé coadjuteur de Mgr Gaulin, évêque de Kingston.

C'est alors que l'église de Bytown est confiée aux Oblats de Marie-Immaculée. Vers cette époque, la population catholique du village est de 1,300 Irlandais et de 1,064 Canadiens français, dont seulement 35 de ces derniers dans la Haute ville. C'est dire combien la population de foi catholique s'est groupée autour de son clocher.

On avait laissé la petite chapelle à l'endroit où elle s'élevait depuis 1832. Lorsque les murs sud et nord de l'église en pierre furent commencés, il fallut enlever la chapelle pour construire la façade. Le 9 mai 1842, on attacha de solides câbles à la minuscule construction et des chevaux la tirèrent de l'autre côté de la rue Sussex, juste en face de l'église que l'on construisait. Les fidèles continuèrent à y entendre les offices divins pendant quelques années. Mais, lorsque la nouvelle église fut terminée et prête pour le culte, la chapelle St-Jacques de Bytown brûla. C'était en 1846. Dans ce village minable, boueux et malsain, la petite église avait rempli la tâche que Dieu lui avait assignée auprès de la population besogneuse. Elle disparut donc, remplacée par un temple plus digne d'un village qui délaçait le corset de ses sentiers étroits et commençait à étendre le rameau de ses rues toujours plus loin.

M. Maxime Bérichon qui racontait, dans un article du "Droit" du 2 février 1924, ses souvenirs d'enfance, se rappelait avoir assisté à la messe dans la chapelle, étant enfant. Il racontait que de l'église incendiée, les autels et les bancs ayant déjà été transportés dans le nouveau temple, il ne resta qu'une croix qui, par la suite, fut érigée sur le terrain des Soeurs Grises, rue Sussex. M. Bérichon se souvenait de ceux qui avaient travaillé à la construction de la nouvelle église: M. Major, les menuisiers Filiatrault et Pierre Rocque, les trois frères Couturier, tous sourds-muets, et Baptiste Homier, tailleur de pierre.

Le père Telmon, Oblat, arrive à Bytown le 25 janvier 1844 et le Père Dandurand, son assistant, le 4 mai de la même année. La construction de l'église avance lentement: les fonds manquent toujours.

Le Père Guigues, O.M.I., supérieur de la communauté nouvellement arrivée de France, vient de Longueil à Bytown au mois de septembre. Voyant les conditions déplorables, il se rend à Kingston en compagnie du Père Telmon et propose à Mgr Phelan un prêt consenti par les Oblats: £1,000 portant intérêt, payable dix ans après. Cette proposition est acceptée. Les maçons reprennent leur travail le 24 mai 1845.

L'année suivante, les trois murs de pierre sont terminés, celui du côté est est fait de bois en prévision de la construction d'un sanctuaire. Joseph Charlebois est chargé de couvrir l'église d'un toit "en fer-blanc".

Le Père Dandurand s'occupait des Irlandais catholiques... Tâche ardue car, épuisé, il quitta Bytown pour Montréal le 24 septembre 1845, remplacé par le Révérend Molloy.

Enfin, enfin, le 15 août 1846, la grande église est solennellement dédiée à l'Assomption de la Vierge Marie. Les événements se succèdent rapidement. Le 25 juin 1847, le diocèse de Bytown est fondé et l'église devient cathédrale, consacrée à l'Immaculée Conception de la Vierge Marie. Le 7 juillet, nomination du premier évêque du diocèse, l'Oblat français Joseph-Eugène-Bruno Guigues. J'ai parlé longuement de ce remarquable prélat aux pages 192 à 195 de "Bytown". J'ai pour lui la plus vive admiration et souhaite qu'un jour quelqu'un de plus qualifié que moi écrive la vie de ce saint prêtre.

L'année 1847 constitue l'année terrible pendant laquelle le typhus, apporté au Canada par les pauvres Irlandais, fait rage. Des centaines de victimes succombent. Bytown vit une année de terreur; les prêtres, les Soeurs Grises et le public en général se serrent les coudes pour aider les malheureux. Le curé Telmon et ses deux assistants, les Pères Baudrand et Molloy sont atteints de la maladie. Le Père Dandurand est rappelé mais lui aussi est victime du typhus. Remis de sa grave maladie, le Père Baudrand quitte Bytown. Après avoir fait quelques centaines de morts, le typhus diminue d'intensité à l'automne.

Pendant cette année 1847, un contrat est passé entre le Père Telmon et M. Donelly. Pour £17, la maison Donelly est louée par le curé pour y installer l'évêque qui vient d'être nommé. Cette maison est décrite comme ayant deux étages, avec étable, en pierre, et un "coach house", sur les lots 1 et 2, côté est de la rue Sussex.

La solide maison, rénovée avec goût ces dernières années, s'élève toujours à côté du grand bâtiment en pierre qui fut l'Académie de la Salle. J'ai décrit ces maisons classées historiques aux pages 157 et 158 du Tome II.

Lorsque arrive ici le premier évêque, l'intérieur de l'église est à peine terminé. Lors de la consécration de Mgr Guigues le 30 juillet 1848, on cache les colonnes sous des banderoles de coton. "Pour dissimuler la modestie du temple, on décore l'énorme charpente au moyen de feuillages et de drapeaux, raconte l'abbé Bouillon. Les murs furent tendus de draps blancs et les colonnes brutes disparurent sous des torsades de banderoles rouges". "Debout, dans l'ombre d'une colonne, continue le prêtre-architecte, le R.P. Telmon qui avait été le principal artisan du nouveau temple, assista presque inaperçu à la cérémonie, méditant sans doute en son coeur sur la fragilité des récompenses humaines".

Le Père Telmon est rappelé peu de jours après la cérémonie et est remplacé par le R.P. Dandurand comme curé. Il le resta jusqu'au lendemain de la mort de Mgr Guigues en 1874. Ce digne prêtre vécut centenaire, s'étant retiré à St-Boniface au Manitoba.

Ce fut vers 1848 que le fabricant d'orgues, M. Casavant, vint installer les grandes orgues. Dans ce travail, il fut secondé par un talentueux sculpteur sur bois, Flavien Rochon qui fit l'admirable buffet de l'orgue. Le travail fut terminé en 1850.

Depuis les débuts, beaucoup de disputes, de chicanes divisaient les fidèles de langues anglaise et française. Rappelez-vous Montferrand et Peter Ayles avec ses Shiners? Si la vie à Bytown était extrêmement rude, les gens se battant, buvant outre mesure, réglant tout différent à coups de pieds et à coups de poings, il en était de même des relations entre le clergé, d'une langue et de l'autre, puis avec les fidèles qui montraient en l'occurrence une attitude pas très catholique. L'église était cependant bilingue, mais au début des années Cinquante Mgr Guigues installa les Irlandais dans une église rue Sparks. La cathédrale Notre-Dame s'occupa de plus en plus de la population de langue française.

Le 4 septembre, dans une grandiose cérémonie, Mgr Cajetan Bedini consacra la cathédrale à la Vierge Immaculée. À cette occasion, le corps de Sainte Félicité fut placé sous la pierre de consécration du maître-autel. Les tours de l'église étaient restées inachevées. Elles furent complétées, en 1858. Trois belles cloches vinrent les garnir.

En 1862, le temps était venu de construire le sanctuaire, tâche d'importance confiée au célèbre architecte Bourgeau de Montréal. Le sanctuaire, solidement installé sur le roc, constitue une merveille, en pur gothique à lancette du XVI^e siècle. M.A. Rocque fit la maçonnerie et Jacob Fink le plâtrage. Cette admirable coquille resta vide, cependant, pendant une quinzaine d'années. En attendant, on érigea sur la façade de l'église, entre les deux pignons, une grande vierge de dix pieds de haut qui, paraît-il, était

visible des forêts de l'Outaouais. Elle avait été sculptée par un espagnol, Cordona, qui était venu à Ottawa dans l'espoir de faire la statue de la reine Victoria. Mais, les autorités gouvernementales décidèrent qu'il serait plus convenable de confier cette tâche à un sculpteur anglais et protestant. Ici, une parenthèse. . . La statue de la reine Victoria, sur la colline du Parlement, est l'oeuvre de Louis-Philippe Hébert, un catholique et un Canadien français, ce qui prouve que l'on peut changer d'idée. Toujours est-il que Cordona vint demander au curé Dandurand de lui permettre de faire une grande statue de la Vierge, ce qui lui est accordé. Plus tard, cette statue fut restaurée par le chanoine Georges Bouillon.

Mgr Guigues, l'admirable premier évêque de Bytown, meurt en 1874. La même année, il est remplacé par Mgr Thomas Duhamel, né à Contrecoeur, venu à Bytown avec ses parents à l'âge très tendre de deux ans.

Peu avant son décès, Mgr Guigues avait fait construire, dans le soubassement de l'église, un autel à Notre-Dame-de-Lourdes. L'abbé Bouillon, alors au début de sa carrière de prêtre-architecte, en fit la décoration avec le goût bien caractéristique de cet homme extrêmement doué.

Sous la direction de l'abbé Bouillon, l'embellissement de la cathédrale commence. . . Je devrais dire "la basilique" car ce fut cette année-là que la cathédrale fut érigée en basilique.

Nous sommes en 1878. De mai à septembre, Jacob Fink dirige le plâtrage des voûtes. Les comptes sont tenus avec minutie et je donne ici la liste de ceux dont le curé Bouillon mentionne les noms: Napoléon Gauvreau, Damase Gariépy, Pierre Roy, André Charlebois, Théo. Villeneuve, Cloutier, L. Green, Fortier, Paquet, Dubuc, Bérichon, Dorion, Forcier, Desjardins, Honoré Béland, Gaulin, Chantal, Champagne, Faulkner, Vincent, Julien, Bédard, Laporte, Dufresne, Eustache Denault, Eugène et Arthur Dugal. Le travail entier a coûté, en salaires, \$1,905.75.

Le canal d'égoût est construit la même année sous la direction de Groulx, pour \$136.10.

En même temps que le plâtrage, la peinture de l'intérieur de l'église est effectuée et continuera pendant plusieurs années. Pour 1878, Fauteux est contremaitre, Lemieux, Hamel, Chartrand et Paquet sont ses aides. On installe les calorifères, le contremaitre étant Jolin McKenrick, ses aides: Beaucage, Day, Groulx et d'autres.

Flavien Rochon est payé \$7.50 et Alphonse \$4.50 par semaine, pour une semaine de six jours. À partir du 22 juillet, on voit le nom

de Philippe Pariseau dont le salaire est à peu près le même que celui de Flavien Rochon. Maintenant, on verra constamment les noms des Rochon et de Pariseau sur les listes de paye. Les travaux de menuiserie vont de pair avec le travail plus fin de la sculpture. Pendant des années, de fait jusqu'en 1885, on continuera à figoler l'intérieur de la basilique. Il semblerait que les aides principaux des sculpteurs furent Archambault et Charlebois. Pour la menuiserie en général, on voit les noms de Gaulin, Chantal, Béland, Lapointe, Fortier, Cloutier, Villeneuve, Boucher, Lalonde, L. Champagne, Gauthier, Faulkner, Michel Brisebois, Vincent, Julien, Laboissonière, Cantin, Picard, Lemieux et Breton. Pour 1879, ce sont à peu près les mêmes ouvriers mais avec Archambault et Charlebois travaillent maintenant Cantin, Champagne et Gaulin qui sont payés de \$5 à \$7.50 par semaine, ce salaire indiquant l'importance de leur travail. En 1880 et 1881, le travail de peinture continue, sous la direction, cette fois, de Raphaël Hurtubise. Lorsqu'on peinture les stalles, en 1883, travail qui durera six mois et même davantage, Fauteux, Martel, Lemieux et Asselin seront chargés de ce beau travail. En novembre 1883, Bélanger y oeuvrera, payé \$2.25 par jour (\$13.50 par semaine) aidé quelquefois du fils Bélanger. Le "gros" salaire devait comprendre, probablement, la rémunération au fils qui s'appelait, je crois, Fédime.

Le travail de la peinture sera terminé en 1883 mais la décoration, la menuiserie et surtout la sculpture du sanctuaire, du maître-autel et des autels latéraux se poursuivra.

En 1880, on installa les vitraux dont quelques-uns existent encore. Les donateurs sont l'Hon. Langevin, sous-secrétaire d'État, John Heney, James Warnock, Ed. Devlin, Ths. Coffey, L. Duhamel, Benjamin Sulte, J.C. Taché, sous-ministre de l'Agriculture, James Kelly, Ls. Duhamel, A.P. et J.L. Richard, Michael Starrs, G. O'Keefe et Chs. Goulden.

Les vingt-quatre vitraux sont en grisaille, ornés de riches bordures et de médaillons dont chaque emblème exprime un des versets des litanies de la Sainte Vierge. Un des panneaux du grand châssis de l'orgue a été donné par la Société St-Joseph d'Ottawa. Le vitrail de l'orgue est très beau, mesurant 35 pieds de haut et 20 pieds de large. Il représente Notre-Dame et Saint Joseph au centre: saint Patrice et saint Pierre sont aussi représentés et, au sommet, une colombe apparaît. Ce vitrail et ceux de la nef ont été exécutés par M. Henri Harwood.

De nos jours — en 1981 — quelques-uns de ces vitraux sont encore en place et on voit au bas, le nom du donateur: Ls. Duhamel, et E. Laverdure, Heney et Devlin. Ce E. Laverdure était probablement Élisée Laverdure qui, pendant les années qui nous

intéressant, fut chargé de remplacer la toiture par de la tôle galvanisée.

Le temps est venu de parler plus en détail du travail de sculpture et de décoration qui a fait de la basilique le splendide monument qui existe actuellement.

L'autel du Sacré-Coeur

Ce fut l'autel du Sacré-Coeur, à gauche de l'église, qui semble avoir été fait le premier, c'est-à-dire en 1879. Le tombeau contient une relique insigne de saint Émile, martyrisé en Afrique vers l'an 210. La translation de cette relique se fit en grande pompe en 1880. Lorsque les draperies sont ouvertes à un certain temps de l'année, on peut voir le corps du jeune garçon, vêtu d'une courte robe de satin blanc. Sa tête juvénile aux cheveux bouclés repose sur un coussin. La relique avait été donnée à Mgr Duhamel par un cardinal de ses amis.

Le retable mesure dix pieds de haut et est surmonté d'une pyramide. Des plaques d'émail décoorent les caissons. La décoration de tout l'ensemble est de F. Rochon et de P. Pariseau, les bas-reliefs ont été faits par Louis-Philippe Hébert. Celui de gauche représente la Pâque des Juifs et celui de droite nous montre la Dernière Cène.

Du gradin, s'élèvent deux colonnes dont les chapiteaux sont formés par des grappes de raisins au feuillage d'argent, servant de piédestal aux statues du Bienheureux Jean Massias et de Martin Poras. Dans les deux étroits trumeaux, sur des consoles, on voit saint Pierre Claver et saint Thuribe, ombragés par des dais gothiques d'un beau travail.

L'ensemble présente un splendide coup d'oeil, dominé par la grande statue du Sacré-Coeur de Jésus. Elle est de style flamboyant, genre italien et était auparavant placée au maître-autel, ayant été un don de l'évêque Guigues.

Dans "Le Canada" du 20 décembre 1879, on dit que Messieurs Cadieux et Derome, rue Notre-Dame, à Montréal, exposent dans leur vitrine un magnifique bas-relief, représentant la Cène. Cet objet d'art est destiné, dit-on, au grand autel de la Cathédrale d'Ottawa et a été exécuté par M. Philippe Hébert, artiste de Montréal. Il s'agit ici évidemment d'un bas-relief de l'autel du Sacré-Coeur et non pas de l'autel principal.

Vous demandez-vous ce que font, à l'heure qu'il est, des deux côtés de cet autel, des drapeaux? Ils ont été présentés au Général Vanier en 1950 par le Second bataillon des Canadien Guards. Neuf ans plus tard, le Général en confia la garde à la basilique, durant une cérémonie qui se tint le 24 août. Ils représentent les couleurs

de la Reine et celles du régiment, pratique courante pour les bataillons d'infanterie.

Le maître-autel

Les archives de la paroisse conservent le plan que Mgr Bouillon fit du sanctuaire, magnifique ensemble.

La réputation du superbe sanctuaire s'est étendue à travers le continent, et cette réputation n'est pas surfaite.

Le chanoine Georges Bouillon en fut l'architecte, Philippe Hébert, l'éminent sculpteur façonna les statues, grandeur nature, et exécuta aussi d'autres chefs-d'oeuvre pour l'église. Flavien Rochon et son fils Alphonse firent les sculptures sur bois et Philippe Pariseau sculpta les stalles d'acajou. Des douzaines de talentueux artisans, presque tous de la région et presque tous canadiens-français, travaillèrent à cette oeuvre de beauté.

Parlons d'abord du maître-autel. Deux grandes statues représentent saint Patrick et saint Jean-Baptiste, pour rappeler la vocation bilingue du début de la construction de l'église. Il paraît que—c'est le curé Plouffe qui m'a raconté cela—le fanatisme n'étant pas toujours confiné à la politique, selon que les autorités penchaient du côté anglais ou français, on déménageait les statues pour leur donner une place d'honneur.

La niche du centre des trois étages du retable montre le Divin Sauveur, grandeur nature, qui tient en main la croix de son triomphe. Sur sa poitrine brille un soleil aux multiples rayons. Des deux côtés du Christ en gloire, saint Joseph et la Mère de Dieu sont assis sur des nuages, dans les poses du triomphe éternel du Christ peint par Raphaël. Le tout est couleur de pierre de Caen, décoré d'or et de pierres précieuses.

Les armes de Mgr Duhamel figurent dans les panneaux gothiques. Merveilleusement fouillés, les chapiteaux des colonnes attirent le regard mais le tabernacle, lui, le retient. Il est magnifique avec des colonnes garnies de pierres précieuses. Les deux bas-reliefs du retable montre le Christ donnant les clefs à saint Pierre et l'Ascension de Notre-Seigneur.

Les trois bas-reliefs polychromés sur la table de l'autel sont encore l'oeuvre de Philippe Hébert. Ils représentent la naissance du Sauveur, Jésus enseignant, et le Christ ressuscité. Au fond de ces bas-reliefs, il y avait, au début, une soie que l'on déroulait pour en changer la couleur selon le rite liturgique. Probablement pendant l'importante rénovation de 1933-34, on enleva cette soie qui devait être passablement abîmée et on installa des panneaux de bois peints en doré.

L'oeil ne cesse d'admirer toutes ces colonnes et ces chapiteaux décorés de feuilles de sculpture, dorés au brunissoir et polychromés, tous ces arcs sculptés du plus beau modèle, toutes ces pyramides qui s'élèvent vers la voûte. Avant que le regard monte et rejoigne le clocheton qui atteint cinquante pieds, il se doit d'admirer le Divin Sauveur assis sur un trône, entouré par un ange, un aigle, un lion et un boeuf, son vêtement soutenu par des anges sortant de nuées.

Les stalles

Elles s'allongent sur trois rangées. Au début, il y en avait soixante. Ornées de délicates sculptures dues au ciseau de Philippe Pariseau, elles sont en acajou, imitant celles de la cathédrale d'Auch en France. Il travailla aussi à d'autres sculptures dans l'église, notamment celles de l'autel de la Vierge.

Les stalles sont surmontées d'une suite d'arcatures ogivales encastrées de colonnettes et d'arcs délicats, cintrés d'une dentelle gothique et d'un demi-rond sculpté à jour. Au-dessus, voici la série des grandes statues.

Les statues du sanctuaire

Le curé-architecte Bouillon confia à Philippe Hébert, jeune sculpteur canadien, la tâche de faire une vingtaine de bas-reliefs mais aussi pas moins de soixante statues. Secondé par son élève, le talentueux Olendo Gratton, Hébert consacra de 1879 à 1887 à ce travail, qu'il exécuta dans son studio de Montréal.

Les statues, de quatre pieds et demi, se trouvent dans des niches tout autour du sanctuaire. Elles sont en bois, peintes couleur gris de Caen et représentent les fondateurs des seize principaux ordres religieux, les apôtres, les évangélistes et les patriarches. On les repère facilement car leurs noms sont inscrits sur les socles. La statue de saint Jacques le Majeur qui, on s'en souvient, fut le titulaire de la modeste chapelle de 1832, a été particulièrement soignée par le jeune artiste. Elle se trouve à droite du trône de l'évêque. La série des statues commence, à gauche du sanctuaire par celles d'Abel, d'Abraham, d'Isaac, de David et d'Isaïe. Puis, viennent toute une suite de statues qui représentent l'histoire entière de l'église et de l'humanité. Je ne puis les nommer toutes mais me contenterai de mentionner tout à droite du chœur celles de saint Benoît, du Curé d'Ars, de Jérémie, Moïse, Joseph, Noé et Adam.

Les niches ont été admirablement sculptées par les Rochon et P. Pariseau, à la main, le tout surmonté d'un dais d'où s'élève un

pinacle gothique, décoré d'anges. Les statuettes qui se trouvent entre les niches sont en plâtre et importées d'Europe.

La décoration au-dessus du trône de l'évêque, le relief de la Pentecôte qui domine la crédence, sans oublier le Christ en gloire qui surmonte l'autel, de même que les statues qui l'entourent sont de Philippe Hébert.

L'autel de la Vierge

Érigé en 1885 seulement, l'autel est dédié à la Vierge, protectrice de l'église. Le chanoine Bouillon le considérait comme le plus bel ornement de la basilique.

Accompagnée de saint Joachim et de sainte Anne, une très belle et très gracieuse statue de l'Immaculée Conception, recouverte en or, orne cet autel. Elle fut payée par les dames de la paroisse qui donnèrent leurs bijoux pour en défrayer le coût. Oeuvre d'un style très riche, les bas-reliefs faits par Philippe Hébert sont sur fond de cuivre avec personnages dorés. Tout l'autel, d'ailleurs, est en bois doré, orné de pierres précieuses. Les trois arches montrent l'Annonciation, la Visitation et la Présentation au temple. Des deux côtés du tabernacle orné d'or et de pierres précieuses, sont représentés l'Assomption et le Couronnement de la Vierge, oeuvres de Hébert. Les petites statues de saint Thomas, de sainte Rose de Lima, de saint Louis et d'autres, qui ornent l'autel sont ravissantes, travaillées avec le plus grand soin. Les colonnes sont couvertes d'émaux cabochonnés.

L'ensemble présente un coup d'oeil splendide, la Vierge aux bras ouverts et aux mains offertes brillant de mille lueurs dorées.

Pendant trois mois, Flavien Rochon travailla seul à la décoration de l'autel de la Vierge. Puis, Hurtubise, Pariseau et Béland se joignirent à lui. On fit découper des ornements "chez Gagnon", on paya un doreur \$290 et la soie du tabernacle fut achetée "chez Dupuis" pour \$2.25.

Cette même année 1885, Rochon et Hurtubise travaillèrent à la décoration de la chaire et aux statues des stalles. Les 8 statues de la chaire avaient été achetées l'année précédente au coût de \$110; André Charlebois avait été payé \$140 pour exécuter l'escalier de cette chaire.

On fait le plâtrage du soubassement. Gosselin, Félix Béland et Ouimet y travaillent. Le porche en pierre, les travaux de menuiserie, le coût du bois, tout est mentionné avec minutie dans les comptes du chanoine Bouillon. On emménageait aussi la tour de la cathédrale côté ouest. Archambault (son salaire: \$9 par semaine) aidé de Béland y oeuvre régulièrement.

Les grands travaux pour la décoration du sanctuaire et des autels sont terminés et on voit maintenant de moins en moins le nom des sculpteurs quoique Pariseau travaille, en 1894, à décorer le soubassement de l'église. Deux ans plus tôt, lui et Gustave Hudon, menuisier, avaient exécuté la galerie de l'orgue.

Cependant, si son travail de beauté dans le chœur est terminé, Rochon est appelé à faire des réparations diverses à l'église et à l'archevêché. Pour sa part, Gilbert Julien effectue pour \$100 des réparations aux calorifères. On s'occupe des moulures dans les tambours, on surélève la clôture de pierre et, en 1889, la statue de Mgr Guigues est faite par Verrebot. Marier est payé \$400 pour faire le piédestal.

Vers le même temps—en 1890—on construit une armoire pour les reliques, un piédestal pour le chandelier pascal, etc.

La haute plinthe de bois, artistement décorée dans sa partie supérieure, et qui court tout le long de l'église, est l'oeuvre de Ambroise Gagnon, remarquable ébéniste qui habita pendant quelques années une maison qu'il avait construite lui-même au 106 de la rue Guigues. Il fit également les portes de la cathédrale mais je pense que ces portes ont été remplacées, dans le même style que les premières.

Les comptes du Chanoine Bouillon et par conséquent les détails de l'importante rénovation qui transforma l'intérieur de la basilique, se terminent en 1896. On voit que l'artisan le plus constamment employé, à part les sculpteurs sur bois, fut Archambault dont on ne donne pas le prénom dans les comptes mais qui fut probablement Borromée. Sa soeur Irmine avait épousé David Bastien, frère de Mme Flavien Rochon, épouse du sculpteur Flavien.

Ci-après, vous trouverez des informations plus détaillées sur les principaux artistes qui ont travaillé à l'embellissement de la cathédrale durant les dernières décennies du 19^{ième} siècle.

BOUILLON — Je me dois de vous donner ici une biographie aussi complète que possible de celui dont la belle tête apparaît sur la couverture de ce Tome III de l'histoire d'Ottawa.

Né à Rimouski, ou plutôt au Bic, comté de Rimouski, fils de cultivateur et de Marie des Anges de Lavoie, Georges fut d'abord Frère des Écoles chrétiennes. Vers 1864, il fit un stage à Mexico où son supérieur l'avait envoyé comme professeur de dessin et de calligraphie, sur la demande de l'empereur Maximilien, et par l'intermédiaire du Pape Pie IX.

morts de la ville d'Outremont, sa meilleure oeuvre. Célibataire, Henri mourut en 1966 à Montréal.

Un autre fils de Louis-Philippe Hébert, Adrien, né en France en 1890 pendant un des nombreux séjours que ses parents firent à Paris, fut un très bon peintre, doué d'un entrain et d'une personnalité dynamiques. Adrien Hébert exécuta des oeuvres excellentes qui furent l'objet de plusieurs expositions. La Galerie nationale à Ottawa possède de lui "Les jardiniers du couvent". Adrien mourut en 1967.

La vie de Philippe Hébert a été écrite (Fidès 1973) par Bruno Hébert. On y mentionne, en détail, ses oeuvres et, surtout, les grandes statues que, très jeune, il exécuta pour le sanctuaire de la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa. Chacune y est décrite et on voit, par là, que ce fut une oeuvre remarquable. Les bas-reliefs qui sont d'une exécution et d'un goût parfaits passent pour être des chefs-d'oeuvre.

Parlons maintenant des ROCHON, FLAVIEN et ALPHONSE. J'ai déjà parlé de Flavien, en mentionnant la maison qu'il a toujours habitée à Bytown puis à Ottawa. Il semble que Flavien Rochon, né à Ste-Thérèse, est venu d'abord ici avec Casavant qui, si vous vous souvenez, a installé l'orgue. C'était vers 1848-49. Est-ce à ce moment-là que Flavien a rencontré sa dulcinée? Toujours est-il qu'en 1850, il épousa Marie-Louise Bastien, fille du sacristain de l'église Notre-Dame. M. et Mme Philibert Bastien habitaient la petite maison de bois qui existe encore en face du portail sud de l'église. Le vieux couple se donna à Marie-Louise et à son mari qui continuèrent toute leur vie à habiter cette minuscule demeure. Flavien Rochon, comme tout menuisier à l'époque, construisait des cercueils aux dimensions exactes du trépassé, mais son talent de sculpteur se donna libre cours lorsqu'on lui demanda de travailler à la décoration du sanctuaire. Il y consacra près de douze ans de son existence. Travailla-t-il à la décoration de la bibliothèque du Parlement? C'est probable. Vers la fin de sa vie—il mourut en 1902—on lui demanda de sculpter la statue représentant la justice, que les autorités désiraient placer au pignon du palais de justice. Rochon se refusa; il était vieux, ses yeux ne sauraient ciseler les traits fins d'un visage; les yeux d'une telle statue lui semblaient particulièrement difficiles à exécuter. On l'assura que la justice est aveugle et devrait porter un bandeau sur les yeux. L'artiste consentit à faire la statue, qui orna longtemps le fronton du Palais de Justice, rue Daly. Faite en bois, s'effritant à cause des intempéries, elle fut retirée de son pinacle il y a une vingtaine d'années peut-être.

M. Rochon avait un fils Alphonse, qui avait épousé Mlle Thornburn, d'origine allemande, je crois. Alphonse était aussi sculpteur—il aida son père aux travaux du sanctuaire—mais ne consacra pas toute sa vie à cet art. Cependant, sa descendance conserve plusieurs de ses sculptures sur bois et l'ancienne nonciature apostolique, celle qui se trouve sur le Driveway, a encore une belle rampe d'escalier faite par lui. Vers les années 1890, il fit construire pour sa famille par l'entrepreneur Beaudry, une maison qui existe encore; l'intérieur a été travaillé avec soin et art par son propriétaire. Il s'agit du 150 de la rue St.Patrick, que la famille de Charles-Edmond Lemieux acheta à la mort d'Alphonse, dans les premières décennies de ce siècle-ci, probablement dans les années Vingt.

Flavien et Marie-Louise Rochon eurent plusieurs enfants: Alphonse, Mme C.S.O. Boudreault, de la rue Guigues, Mme Hilaire St-Jacques, Mme E. Soulières, Mlles Clothilde et Joséphine Rochon ainsi que Mme Louis Durocher. Alphonse, seul fils de Flavien, eut plusieurs enfants: Herman, J. Émile, professeur de musique — de violon, je crois — Mme J.S. Pelletier, toujours alerte malgré son âge avancé, Mme Alice Brisebois et Mlle Eva Rochon.

En plus du buffet de l'orgue, Flavien Rochon, très souvent aidé par son fils, fit la décoration du sanctuaire et des deux autels du Sacré-Coeur et de la Vierge. Tous les pinacles, toutes les niches, les moulures, les colonnes, furent fouillés par le ciseau des artistes qui tirèrent du bois des dentelles figées dans la matière. La chaire fut particulièrement soignée. En 1884, André Charlebois fut payé \$140 pour faire l'escalier. On se souvient de cet escalier, gracieux et tournant, par où le prêtre accédait à la chaire. On voit encore cette belle chaire dans le sanctuaire mais l'escalier a disparu. J'ai été également incapable de trouver trace du fameux chandelier pascal, oeuvre de Flavien Rochon. C'était, paraît-il, un chef-d'oeuvre.

M. PHILIPPE PARISEAU était le fils d'un sculpteur sur bois et de sa femme née Virginie Normand. Le père de Virginie était François Normand, graveur dont les oeuvres sont dispersées dans la province de Québec.

Philippe Pariseau vint à Ottawa entre 1875 et 1878, épousant en cette année 1878, à Notre-Dame d'Ottawa, Malvina Lachapelle. Veuf, il se remarie avec Dorilda Martel en 1882. Cette seconde épouse meurt et Pariseau se marie avec Joséphine Ouellette.

M. Pariseau qui, paraît-il, était de très petite taille avec une grosse moustache tombante, fit les stalles de la cathédrale; d'après les notes de Mgr Bouillon, l'artiste travailla aussi à